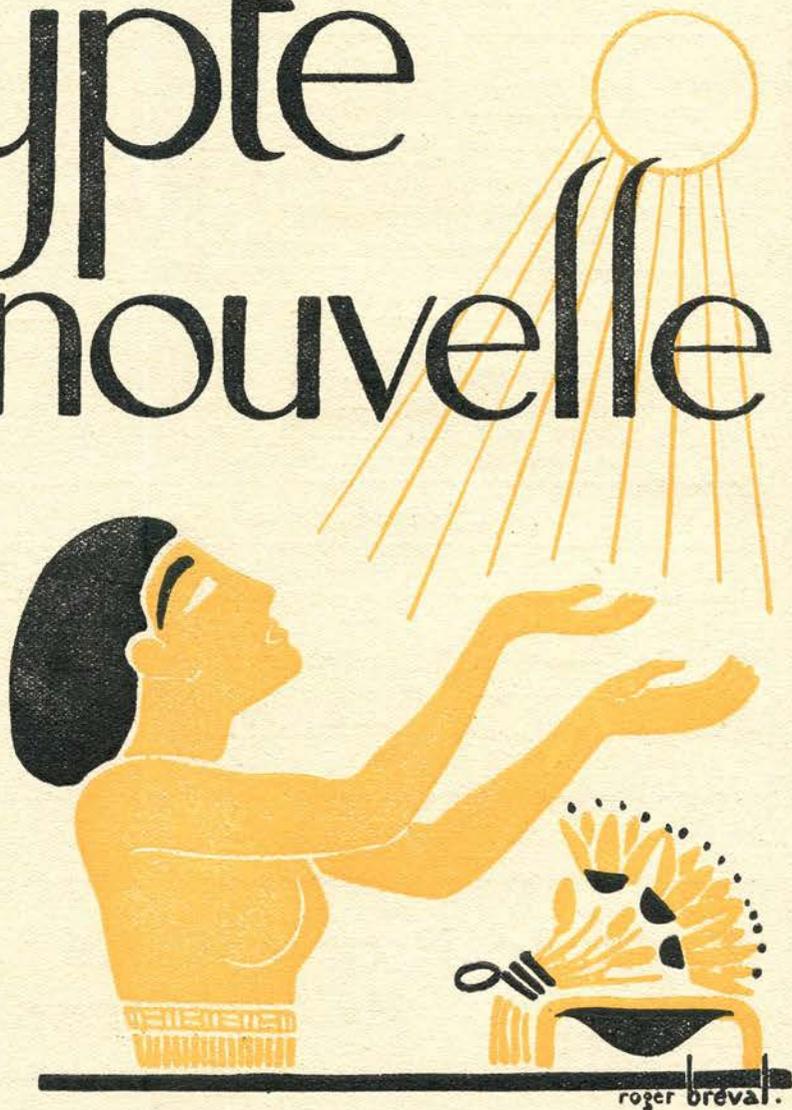


l'égypte nouvelle

sommaire

dessin hors texte	juan sintès
le guépier politique	josé caneri py. ms.
burins	albert israël
poèmes	élian finbert g. kindynéco
le plan dawes (i)	roswill
paysages lunaires (i)	ahmed
promenade en sicile et en calabre (iii)	maeterlinck
bacchanale	j. sorgue
la faucheuse de pions (ii)	a. rachad
éphémérides	chronos
choses d'égypte	cheikh-el-balad
le coin des idées et des livres	théo
tribune libre	mascarille
le manteau d'arlequin	jonas jodelet
sports	guy
chiffons	annette
à hue et à dia	mascarille khazouk pachis



Il faut chercher seulement à penser et à parler juste, sans vouloir amener les autres à notre goût et à nos sentiments : c'est une trop grande entreprise.

LA BRUYERE, «Des ouvrages de l'esprit».

Libres que nous serions du joug de L. religion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'équité.

MONTESQUIEU, «Lettres Persanes».

MESSAGERIES MARITIMES

DATES DE DEPARTS POUR MARSEILLE.

I. — ALEXANDRIE - MARSEILLE

NAVIRES	Départs d'Alexandrie	Date d'Arrivée à Marseille	Prix L. E.			
			I	II	III	IV
Général Metzinger	le 26 Sept. à 4 h. p.m.	le 1er Octobre	26	16	10	8
Compiègne	le 1 Oct. à 4 h. p.m.	le 6 »				
Sphinx	le 2 Oct. à 4 h. p.m.	le 7 »	34	23	15½	8
Cordillère	le 9 Oct. à 4 h. p.m.	le 14 »	26	16	10	8

II. — PORT-SAÏD - MARSEILLE

NAVIRES	Date probable de départ de Port-Saïd	Date d'arrivée à Marseille
	Azay Le Rideau	le 27 Septembre 1924
Fontainebleau	le 3 Octobre 1924	le 8 »
Maréchal Galliéni	le 8 »	le 13 »
Paul Lecat	le 11 »	le 16 »
Aviateur R. Garros ..	le 22 »	le 27 »

III. — EGYPTE - SYRIE

Navires	Départs d'Alexandrie	Départs de Port-Saïd	Arrivée à Beyrouth
Sphinx	le 24 Sept. à 4 h. p.m.	le 25 Sept. à 4 h. p.m.	le 27 Septembre
Cordillère	le 1 Oct. à 4 h. p.m.	le 2 Oct. à 4 h. p.m.	le 4 Octobre
Lotus	le 8 Oct. à 4 h. p.m.	le 9 Oct. à 4 h. p.m.	le 11 »
Général Metzinger	le 15 Oct. à 4 h. p.m.	le 16 Oct. à 4 h. p.m.	le 18 »

Grande Exposition de Trousseaux Scolaires

Avant la Rentrée des Classes faites entrer vos enfants



chez **MORUMS**

L'AGREMENT D'ALEXANDRIE EN ETE, C'EST LA PLAGE ;

NULLE PART ELLE N'EST AUSSI BELLE QU'AU

Casino SAN STEFANO

DEPECHEZ-VOUS DE RETENIR UNE CHAMBRE SUR LA MER

publications

Editions du Fauconnier (74 Rue Vasco-de-Gama, Paris, XVème).

Collection « Les Paradis de l'Enfance ».

LE VOYAGE D'UNE TORTUE, par Yérith (préface de Xavier Privas). 1 vol. avec ornements et couverture illustrée net 5 francs

Ce voyage d'une tortue à travers quelques jardins de villas qu'elle prend ingénument pour le vaste monde est attrayant et instructif pour les jeunes lecteurs. Il est aussi une belle leçon de morale. Xavier Privas, dans sa préface, rappelle cette parole de P.-J. Ménéard; «N'oubliez pas que l'homme vit toute sa vie sur ses années d'enfance». Les hommes que formeront les lectures de Yérith n'auront que des souvenirs de bonté, de droiture et de sagesse. Ils réprouveront l'égoïsme et supporteront avec un stoïcisme bienveillant les épreuves qui nous viennent de l'ignorance humaine et de l'aveuglement du destin.

Yérith sait fort joliment conter, en particulier lorsque ses récits s'adressent à l'enfance. On en verra la preuve dans les contes, délicieux de simplicité, qui suivent ce charmant voyage de l'aimable tortue Jacqueline.

Ce petit livre bien écrit se recommande aux parents et aux maîtres d'école qui désirent faire, à bon marché, un cadeau délicat aux enfants.

* * *

EXCENTRIQUES, par Charles Baudelaire. 1 vol. in-18 Jésus, vergé, avec un portrait inédit et une notice par Florian-Parmentier net : 2 fr. 50

Dans la Collection « Les Œuvres Universelles », où a déjà paru la curieuse petite anthologie *Pensées de tous les Temps et de tous les Pays sur l'Amour*, les Editions du Fauconnier viennent de publier, sous le titre *Excentriques*, des pages intéressantes et fort peu connues de Charles Baudelaire. Groupées autour de la «Biographie des Excentriques», parue en 1850 dans l'almanach *République du Peuple*, ces pages ironiques ou paradoxales, qui, sous les yeux du lecteur, laissent comme une empreinte à l'eau forte du tempérament baudelairien, ont été choisies parmi les brouillons et variantes des œuvres posthumes du grand poète. Ce sont des esquisses en prose qui aident à comprendre le critique, l'humoriste et le tragique que réunissait en lui l'auteur des *Fleurs du Mal* jusque dans son œuvre de journaliste.

Une préface de Florian-Parmentier situe l'apport de Baudelaire dans l'histoire littéraire de 1860. Et un portrait achève de faire de ce petit livre un document.

A LA MEME LIBRAIRIE :

<i>Les Crocodiles de l'Art</i> , par L. Carpeaux....	6 50
<i>Le Bolchévisme</i> , par Véra Starkoff	3 50
<i>L'Ouragan</i> , par Florian-Parmentier (29 ^e mille)	7 —
<i>Du Fond de l'Abîme</i> , roman, par Allain Grandier	6 50
<i>La Littérature Universelle</i> , par Alice Berthet	3 50
<i>Historique de la Musique</i> , par Franz d'Hurigny	3 50
<i>La Longévité</i> , avec une méthode simple et pratique pour vivre cent ans, par le Dr. Mac-Ellell D. Holstein	2 50
<i>Excentriques</i> , par Charles Baudelaire	2 50
<i>Pensées de tous les temps et de tous les pays sur l'Amour</i>	2 50
<i>Dialogue du Mariage Philosophique</i> , Han Ryner	2 —
<i>Images Exotiques et Françaises</i> , par P. Mille	2 —
<i>Le Génie</i> , par Florian-Parmentier	2 —
<i>Envoi franco contre mandat ou chèque postal.</i>	
<i>Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement.</i>	

le manteau d'arlequin

Mutuelle des Poilus. — La soirée de Samedi 27 Septembre fut très intime. Le programme qui promettait d'être chargé fut écourté par le retard forcé des danseurs Brésiliens; mais ce n'est que partie remise.

M. Demerrière n'est pas superstitieux, il ne craint pas d'ouvrir lui-même le feu. Ses spirituels monologues : « Le Canard Marseillais » et le « Croquemort » mirent dès le début la gaieté dans la salle.

Le pas fut cédé à M. Savaria, accompagné au piano par M. Masset. M. Savaria chanta deux belles chansons d'autrefois : Les ouvrières de Paris et sous les Jardins de l'Alhambra.

Sans être puissante sa voix, chaudement timbrée est très agréable.

M. Marchand semblait vouloir forcer les pleurs de son violon; s'il n'y parvint pas, ce n'est certes pas de sa faute.

En tout cas un silence religieux planait lorsqu'il joua « la Berceuse de Jocelyn ». Mlle Manière l'accompagnait au piano. M. Marchand joue avec âme.

Rappelons que la soirée du 4 Octobre sera particulièrement animée. Messieurs les membres qui désirent inviter des amis à cette soirée de gala sont priés de retirer des cartes d'invitation au siège de la Mutuelle.

Le comité rappelle qu'aucune carte n'est valable si elle n'est pas signée par un membre actif de la Mutuelle.

Le programme de cette soirée comprendra :

Deux grandes comédies, orchestre, chansonnettes, monologues et un grand intermède de danse : « Les Granados » célèbres danseurs Brésiliens.

Vu l'importance de ce programme le rideau sera levé à 9 h. 30 très précises. Pour ne rien manquer et avoir une bonne place nous ne connaissons qu'un seul remède : arriver à l'heure. — JONAS.

* * *

L'American Cosmograph nous promène de surprises en surprises; du Jeudi 2 au Mercredi 8 Octobre il nous donne : « La fabrication de la Bière à la Crown Brewery d'Alexandrie : aussi instructif qu'intéressant. « Son Triomphe » ou autrement

Marché de Bab-El-Louk

A LOUER ACTUELLEMENT.

MAGASINS

BUREAUX avec lumière électrique et téléphone

PRIX TRES MODERES

dit : comment une petite artiste réussit à devenir étoile. La sentimentale et jolie Mary Miles nous séduit pleinement dans ce film. Pathé-Journal et enfin « Terreur » avec Pearl White. Ici, je m'insiste pas : j'ai dit Pearl White et en le disant j'ai résumé tout l'enthousiasme populaire pour le charme, le courage et l'inexprimable attirance de cette magnifique actrice, dont l'Amérique peut être fière à juste titre. Le mystère et la trame vigoureuse de ce ruban plairont à tous les amis de beaux films.

* * *

Cinéma Empire. — J'aime que le cinéma oriente notre esprit vers les hautes conceptions de la vie et qu'il apprenne à tout le monde à réfléchir. « Le Réquisitoire » que l'« Empire » projette cette semaine est de ces films qu'il est nécessaire de voir : parce qu'il réalise parfaitement le contraste qui existe parfois entre le devoir et l'amour, parce qu'il expose un cas de conscience tragique et qu'il invite à réfléchir, parce qu'il possède une valeur indiscutable par la morale élevée de sa conclusion.

Et puis si vous n'y allez pas tant pis pour vous; c'est vous qui y perdrez.

* * *

Cette semaine « Gaumont » présente au **Gaumont Palace** « La fille bien gardée » d'après la délicieuse pièce de MM. Labiche et Michel. Interprètes : Mmes Lise Jaux, Alice Tissot, MM. Donnio, E. André, René Poyen et Bouboule. Si vous aimez l'art délicat et pur, les honnêtes petites joies, les délasséments discrets et sans secousse, vous irez voir ce joli film d'une tonalité aussi fine que reposante. Au même programme l'actualité cinématographique « Gaumont », « Charley et son gosse » film comique d'une cocasserie de très bon aloi et « Diavolo se marie » avec R. Talmadge, d'une hardiesse tout à fait américaine. Vous passerez une très agréable soirée en allant au « Gaumont ». Maintenant disposez comme vous voudrez, le reste ne me regarde plus.

* * *

Le **Cinéma Triomphe** commence cette semaine la série de ses grands films Paramount. « Sous la rafale » est une émouvante histoire agencée avec art et délicieusement interprétée. Il y a là une fraîcheur, une jeunesse, une force qui vous conquièrent entièrement; c'est toute l'âme américaine — l'âme d'une race jeune, enthousiaste comme la jeunesse et naïve par moments mais d'une telle séduction dans ses élans... et si fruste par moments!... L'Amérique ! comme ses hommes respirent largement; comme ils savent dans la poésie approcher les réalités et dans la réalité cueillir la

poésie. Nous devons nous autres, gens des vieux continents, apprendre de nouveau comment il faut sentir. Mais je divague je crois... et puis vous n'avez pas tant de temps pour me lire. — JODELET.

chiffons

Le crêpon brodé est la grande nouveauté du moment; il se porte brodé de magnifiques dessins très en relief. On le mélange à du crêpon uni dans d'adroites combinaisons qui font valoir les deux étoffes. On fait avec la broderie de longues tuniques à manches courtes, encadrées d'une bande unie et rehaussées d'une double ceinture de faille qui passe dans le dos et s'arrête devant le corsage, fixée par deux boutons en cristal. Ces robes se font en blanc ou en différentes nuances claires.

On semble revenir au fichu croisé de style Marie-Antoinette. Il se fait surtout en crêpe Georgette bordé de picots et du même ton que la robe.

On revient aussi aux ceintures en ruban dont les tons s'harmonisent avec ceux des dessins des robes. Ces ceintures s'utilisent beaucoup sur les robes des jeunes filles auxquelles elles donnent un genre jeune et frais.

Le plissé fin s'emploie beaucoup et donne aux robes une fantaisie originale.

On voit surtout des robes droites, fourreau, plissées au tablier devant et dans le dos. Les hanches sont garnies d'une large ceinture plate qui coupe les plis, et ferme de côté, par deux coques.

L'automne, nous ramène les feutres; ces derniers se font à calotte haute et carrée; les bords sont courts devant et très échancrés derrière. La garniture est très simple, un ruban noué en arrière suffit. — ANNETTE.

LES BIBLIOPHILES, LES AMATEURS DE LIVRES
TROUVERONT CHEZ

STAVRINOS & C^o

LIBRAIRIE D'ART

23, Rue Kasr El Nil (Téléphone No. 55-44)

En face des Grands Magasins du « Printemps » de Paris

UN CHOIX INCOMPARABLE

D'EDITIONS ORIGINALES, D'OUVRAGES DE LUXE

En Dehors

DES NOUVEAUTES DE TOUS LES EDITEURS

Romans - Littérature - Beaux-Arts - Histoire - etc.. etc.

THE ANGLO-SWISS PHOTO STUDIO

Propriétaire W. HANSELMANN

Photographe de S.M. le Roi d'Égypte

Portraits Artistiques de tout Premier Ordre

Encadrements de Luxe

Téléphones : Studio, 3017; Bureau, 1794

44, SHARIA KASR-EL-NIL, LE CAIRE

PARFUMERIE FINKS

Propriétaire

L. FINKILSTEIN

Fabricant les meilleures Eaux de Cologne
Lotion — Extrait — Poudre, etc.

Vente en gros, à des prix très convenables
ESSAYEZ ET COMPAREZ

B. P. No. 89 — GHOURIEH

ABONNEMENTS

EGYPTE
un an. . . . P.T. 100
six mois . . . » 60
trois mois . . . » 30

ÉTRANGER
un an. . . Lstg. 1. 5/
six mois . . . » 0.13/
trois mois . . . » 0. 8/

LE NUMERO. . . P.T. 3

l'égypte nouvelle

JOURNAL HEBDOMADAIRE
POUR CEUX QUI PENSENT LIBREMENT

LE CAIRE

REDACTION : 1, RUE MOUILLARD
ADMINISTRATION : 3 RUE EL FADL

N°119. - 4 octobre 1924

REDACTEUR EN CHEF :
José GANERI
téléphone 31-00

SECRET. DE REDACTION :
Emile NAMER
téléphone 62-98

ADMINISTRATION :
téléphone 68-10

le guêpier politique

Aux écoutes

Il n'y a pas à dire : l'atmosphère s'est rassérénée.

Les Soudanais en simili se taisent, et les Egyptiens postiches font comme eux.

Par ci par là, quelque roquet jappe à contre temps.

Mais les passants préoccupés ne daignent même plus se retourner

Gourgui Affandi el Doumani lui-même est devenu d'une sagesse exemplaire.

Garé dans la niche que Gabriel Enkiri intitule pompeusement Journal du Caire, il y broie d'une mandibule morose et cariée les os dont on a parcimonieusement farci sa pâtée.

Quant à M. Léon Castro, parti pour Londres avec l'intention d'y signer le protocole aux lieu et place de Zaghoul Pacha, il en est réduit à démarquer et à câbler de là-bas les articles du *Times*. Peut-être espère-t-il nous ôter ainsi le goût de les relire dans l'original. Peut-être aussi, veut-il, sous cette forme innocente, justifier sa présence à la table d'hôte du Claridge's.

Restent les vrais Egyptiens, ceux dont le destin se joue en ce moment à Downing Street.

Le visage tourné du côté de Londres, ils attendent dans le silence et la dignité, le résultat des conversations amorcées.

Le pays tout entier donne bien l'impression d'une bête accroupie, en équilibre sur ses muscles, scrutant l'horizon.

Qu'on le veuille ou non, on ne peut se défendre d'un certain sentiment d'émotion.

Est-ce la paix ou la guerre ?

L'avenir des deux pays est là, étalé sur le tapis qui sépare les interlocuteurs.

Si j'étais un scélérat, si j'écoutais les excitations du chauvinisme sardinier d'après-guerre, je devrais souhaiter avec ardeur la rupture des pourparlers.

Car, le désaccord entre l'Angleterre et l'Égypte profitera aux tiers exclus de la conversation.

Mais j'aime ce pays avec emportement.

J'y suis né, et ses sobres horizons ont confi-

guré à leur image la nappe souterraine de mon âme.

D'autre part, pourquoi ne pas l'avouer ? — depuis qu'un hasard m'a révélé *l'Histoire de la Littérature Anglaise* par Taine, une sympathie irrésistible m'entraîne vers ces anglo-saxons que les latins s'exercent à mépriser.

La guerre est venue renforcer l'attraction lointaine et me fournir des raisons plus concrètes de les aimer.

Sans eux, sans leur concours, je ne suis pas assuré que la France fût sortie indemne de l'effroyable tourmente.

Je songe souvent que le soldat inconnu qui dort son sommeil sous l'Arc-de-Triomphe, est peut-être un tommy.

Alors, je ne voudrais pas qu'un conflit éclatât entre ces deux portions de moi-même.

Si Zaghoul Pacha et Mac Donald pouvaient découvrir une formule d'entente, j'en serais heureux, n'ayant rien à pêcher en eau trouble.

Je ne suis pas dans le secret des dieux.

Mais je sais ce que pensent des Egyptiens considérables auxquels la surenchère électorale n'a fait perdre ni l'équilibre ni le bon sens.

Cette élite, levain sans lequel la pâte nationale demeurerait flasque et aplatie au fond du pétrin, ces intellectuels, ces têtes solides où il n'y a place ni pour le nuage, ni pour le vent, ces chefs enfin accepteraient le compromis suivant.

Que l'Angleterre reconnaisse solennellement la souveraineté de l'Égypte sur le Soudan.

De son côté, l'Égypte proclamera avec la même solennité la dualité du régime actuel, c'est-à-dire les droits parallèles de l'Angleterre sur un territoire reconquis par ses armes.

On laisserait au Soudan une autonomie administrative presque complète.

On nommerait un chef suprême de l'armée égyptienne au Caire et un chef suprême de l'armée soudanaise à Khartoum.

L'Angleterre évacuerait le territoire égyptien, sauf les points stratégiques strictement nécessaires pour assurer ses communications avec l'extrême orient.

Un traité conclu sur ces bases serait soumis à l'assentiment des deux parlements.

Il faudrait que celui d'ici eût la sagesse de le ratifier.

Sinon, il serait dissous, et Zaghoul Pacha ferait appel, par voie de consultation nationale, à l'opinion du pays.

Sans le vouloir, — et peut être le voulant un peu, j'ai révélé à mes lecteurs les bruits qui courent avec persistance sous le manteau.

Nous allons maintenant surveiller les événements et voir s'ils corroborent ou démentent ces pronostics.

Mais quoi qu'il advienne, il est impossible aux vrais amis de l'Égypte, de ne pas désirer leur réalisation intégrale.

C'est à ce prix que, débarrassés du souci de la sécurité, nous pourrons enfin vaquer à de plus utiles travaux et seconder les efforts héroïques que tente S. Ex. Mohammad Pacha Saïd, ministre de l'Instruction Publique et Président du Conseil p. i. pour tirer le peuple de l'ignorance épaisse où il croupit et pour l'élever graduellement vers les plans supérieurs où s'élaborent les notions de conscience et de dignité humaines. — José CANERI.

Les morts qu'il faut qu'on tue (Réponse à Achille)

Croyez, brave Achille, que la ruine de la Grèce ne fut pas seulement « d'œuvre de la dynastie à laquelle *« appartenait Georges Gluxbourg »*, comme vous dites. La ruine de votre patrie est due à des causes et à des raisons beaucoup plus nombreuses et de beaucoup moins simples que vous ne voulez le croire. Les coupables c'est la dynastie, ce sont les gens habiles, les politiciens sans vergogne, les patriotards, les mercantis, les souteneurs du patriotisme. Constantin, ce Napoléon au petit pied, dont la couronne ou le casque ne servirent que pour mieux cacher aux regards indiscrets son hydrocéphalie, et Venizelos, cet ambitieux parvenu, cet arriviste véreux. Moi je les mets tous deux dans le même sac.

Il y a, voyez-vous, dans chaque pays des gens qui, comme les corbeaux, ne vivent que de cadavres. Cette vermine qui a tout intérêt à pousser les hommes à s'entretuer, entretient, pour arriver à son but, la haine et le fanatisme; fanatisme de race ou de religion. Dès votre plus tendre enfance ils vous enseignent (et vous les croyez, brave Achille) que les Bulgares et les Turcs doivent disparaître du monde, étant vos ennemis. Et vous, au lieu de peser leurs paroles, au lieu de réagir, vous vous laissez leurrer et vous perdez toute votre lucidité en fumant l'opium qu'ils vous fournissent. C'est ainsi que brave Jean, le petit épiciers d'en face, part un jour, plein d'un noble patriotisme pour tuer l'ennemi qu'il ne connaît pas et pour se faire tuer, malgré les larmes d'une mère ou d'une épouse qu'il ne reverra plus et dont personne ne se souciera.

Il croit qu'une fois sa patrie agrandie, il sera plus heureux. Sinon lui-même, du moins ses enfants. Tandis qu'en réalité, en tuant un hom-

me, il s'abaisse au niveau de la bête et, sans rien gagner, il perd ce qu'il a. Et pendant ce temps, les trafiquants du patriotisme remplissent leurs poches, vénérés par une foule qu'il ont rendue stupide.

Si votre patrie a été ruinée, c'est grâce à ces hommes, à ces Constantin, à ces Venizelos, à leurs organes aveugles, les prêtres et les instituteurs. C'est grâce à ceux qui vous ont enseigné à haïr votre prochain, et grâce à vous, vulnérable Achille, qui les avez crus. — P. Ms.

burins

pour Joseph Faraone
Ce, 21.IX.24.

Sur une tombe ouverte, jonchée de fleurs encore fraîches, qu'il soit permis à un camarade d'enfance, à un ami des bons et des jours incléments d'exhaler la plainte d'un cœur meurtri par la douleur.

Joseph Faraone fut un jeune homme vibrant d'idéal, modeste, bon, d'une intelligence précoce

qu'une longue maladie vient de faucher à l'âge de 20 ans. Il a vécu en délicat, en dilettante, s'éliminant autant que cela se pouvait, de l'ambiance des foules et vivant en lui-même, un long songe intérieur, un beau rêve d'artiste. La vie « très quotidienne » comme l'appelait Laforgue l'écoeurait. Las des rumeurs de la rue, des agitations qui s'épandent de nous autres fantômes, qui croyons vivre, il se réfugiait solitaire et précocement pensif dans la



JOSEPH FARAONE

tour d'ivoire, les palais enchantés du rêve.

L'auteur des « Fleurs du Mal », Verlaine, Rimbaud, Rémy de Gourmont et aussi Albert Samain étaient les magiciens qui lui créaient un Ciel plein de chimères, de minutes d'or, de félicités troublées de larmes. En d'autres moments, il s'enfiérait dans les harmonies splendides qu'il faisait jaillir du piano. Et on s'étonnait de voir en peu d'instants le clavier s'animer en quelque chose d'humain où vibraient des accents si émouvants, des élans sublimes ou désespérés...

Où bien il confiait sur un cahier qui était une sorte de journal, d'autobiographie, de délicates notations d'âme, des paysages nostalgiques. Cela prenait la forme d'un poème, joyau ciselé mignonnement dans l'art pur de Samain, comme dans « Au Soir », ou d'un conte où s'effeuillaient le parfum, la couleur et les regrets d'une rose d'automne.

Ses dix sept ans n'ont pas senti l'appel des vertes

saïsons :

*« Mon âme est une automne éternelle et douce
Qui flue en un jardin où pleure un long regret »*

Faraone était un impressionniste. En de courtes proses,

en des vers sobres venaient se refléter un monde intérieur subtilement évoqué, des fleurs bellement morbides, des images graciles, fluides, musicantes, des vocables rares et choisis, dirait-on, dans un écriin de perles. C'était un impressif dont les phrases, en leur concise spontanéité, ont la couleur du crépuscule, le crissement des feuilles, une odeur fanée ou un goût de cendres.

Dans le cercueil des souvenirs, le triste jardin de son âme l'espérance, « la petite fleur bleue à cœur d'or », n'a jamais éclo. Son pessimisme languit sans amertume doucement, comme le bruit d'un baiser, le clapotement des flots. C'est triste, d'une tristesse harmonieuse, qui berce

*« Voulez-vous vivre un rêve? Donnez votre main
Glissons languissamment. Oh! sur les feuilles mortes
Ne marchez pas. Sentez le vent qui nous apporte
Cette odeur d'ombre, qui meurt sur notre chemin »*

Il m'en souvient comme si c'était d'hier, d'un jour de Juin 1921 où Faraone nous lisait « Gondole ». Nous étions trois et aujourd'hui il ne reste que moi seul. Faraone est mort. L'ami commun P... est mort, atrocement, de la tuberculose, de l'enthousiasme qui le rongait d'abandon et presque de faim. Il a préféré achever splendidement son rêve sur un grabat ou aucun parent, pas un ami n'est venu se pencher plutôt que d'abdiquer l'idéal qu'il s'était forgé.

Cela paraît incroyable! On est tellement accoutumé à coudoyer le laid, à vivre dans la médiocrité pauvre ou dorée, aux compromissions de la vie, aux lâchetés de tous les jours, que la révélation du Beau nous effare, bouleverse, un moment, notre conscience de bourgeois. Les élans juvéniles sont morts, notre vraie jeunesse se flétrit au contact sale de la réalité des cynismes de l'expérience. Et veules, nous nous détournons de la porte étroite dont parle Gide, nous suivons dans la voie large, la cohue qui rie, chante, crie, piétine les frêles idéalités...

En jetant un coup d'œil rétrospectif sur le passé, l'on se demande, en grande angoisse, pourquoi la Mort se montre plus cruelle envers les êtres aimants, jeunes et dont les espoirs sont immenses. La raison se révolte de l'énigme de la vie, des jouets que nous sommes. On doute, on désespère, quand le Ciel est vide, on ne sait qui implorer et qui peut-on maudire ?

Mais le blasphème est vain! Mieux vaut se taire, verser des pleurs inféconds, chercher dans sa mémoire, un son de voix aimé, un geste, un souvenir attendrissant. Car le fils, le frère ou l'ami même sous la pierre blanche, ne peut mourir complètement.

Je revois Joseph Faraone à l'âge de 12 ans, dans

les jardins de la ville, timide et attristé, éviter les jeux d'enfant, puis l'écolier sans jeunesse du Lycée, le camarade à l'École Française de Droit du Caire. Son apparente indolence cachait des trésors insoupçonnés de tendresse dont l'épanchement brusque me troublait. Je le retrouve à mes côtés dans une bibliothèque, où nous passions les meilleures de nos années, pâle et mince, feuilletant le bouquin rare ou s'émerveillant du fleurage des « Litanies de la Rose ». C'est la physionomie la plus vivante, la plus familière que je garde de cet ami si cher. J'entends ses pas discrets, il me semble qu'il va se pencher vers moi, me dire son sentiment de bibliophile, ou bien railler doucement le philistin.

Dans cette atmosphère de bibliothèque, sa santé délicate s'altérait. Puis un mal bénin, se compliquait soudainement et l'atteignait dans ses forces vives. Ah! les mois et les mois qu'il passa dans les lits d'hôpital, et les sanatoriums. Et quelle angoisse fut la sienne quand cet ami dont la seule passion était les livres, fut contraint de repousser un volume entr'ouvert, dont il voyait les lignes se brouiller dans son cerveau. Cette souffrance morale fut, j'en suis sûr, plus pénible que toutes les douleurs physiques qu'il endurait.

Le malade 18 de la chambre No. 6 me disait ceci dans une longue lettre, qu'en se reprenant à plusieurs reprises, il mit deux mois à écrire :

« A présent comme j'admire mon stoïcisme durant ces mois et ces mois qui passaient et se renouelaient comme les vagues de la mer. Tantôt-presque toujours — j'étais dans une morne résignation, indifférent. Tantôt la nostalgie de jours passés me saisissait, serrait, lancinait, mon cœur. Oh! mais si peu et tout devenait alors lointain, lointain comme un mirage impossible. D'autres fois vaincu par la souffrance physique, je hurlais, je criais que j'avais trop de guigne pour pouvoir seulement mourir, que je souffrais, je souffrais, sans voir ce bienheureux soulagement. Désirer la mort pour une souffrance physique, c'est bien lâche, n'est-ce pas ?

En relisant ces lignes poignantes, tracées à la veille de l'agonie, il m'est impossible de feuilleter d'autres souvenirs. Devant la mort prématurée si regrettée de Joseph Faraone, nous sentons, ses amis de chevet, que le meilleur de nous-mêmes s'en est allé, nos illusions, notre foi dans la vie, et nous sommes profondément découragés. — Albert ISRAËL.

TOUS CEUX QUI DEMEURENT SENSIBLES A LA BEAUTE

TOUS LES AMIS DE L'ART

se donnent rendez-vous chez

Marco Tiano

37, Rue Kasr-el-Nil, 37

C'est là qu'on trouve les plus beaux tableaux, les cadres les plus élégants et les couleurs les plus fines, à des prix très raisonnables.

N'hésitez pas à acheter chez

CICUREL

votre **LINGE DE MAISON**



poèmes

chanson

Pour José Caneri

*Douce venue!... août est dans les palmes,
août secoue ses ruches sur la plaine....
Les régimes de dalles s'ensanglantent,
les sycomores sont roses de figues....*

*Des oiseaux vifs traversent l'espace
vers les routes chaleureuses du Sud....
La lumière est une moisson ample
couchée dans les granges de l'azur....*

*Douce venue!... pourtant les verdure
ont la grâce arquée des éphèbes....
Où sont les crépuscules des branches?....
et les vents griffus, où sont-ils?....*

*Comme il fait grave sur le village
et sur ma vie comme il fait jeune....
O vous batelier du canal
Quelle est cette chanson égyptienne?....
Elian J. FINBERT.*

* * *

rêverie

*Au haut d'une falaise, étendu, je rêvais.
La mer, calme, à mes pieds, caressait le rivage;
Chantonnant un refrain, un vieux pêcheur lavait
Ses longs filets de chanvre étalés sur la plage.*

*Le soleil, radieux, touchant à son zénith,
Dansait sur les flots bleus qui jouaient en cadence,
Des goélands joyeux quittaient gaiement leurs nids
Rythmant leur vol épais sur ces vieux pas de
[danse.*

*De l'écume des flots s'exhalaient des vapeurs
D'où me semblait sortir quelque fée inconnue
Qui étalait sa gaze aux déploiements trompeurs..
Une néréide ou quelque sirène nue*

*Cherchant à attirer un nageur imprudent
Perdu peut-être là sous les algues marines...
Ou bien était-ce donc Neptune et son trident
Qui soulevait la mer de ses fortes véréines ?*

*Achevant son trajet quotidien, le soleil
Plongeait à l'horizon son grand disque de flamme;
Il va, par sa clarté, tirer de son sommeil
La moitié du monde que le travail réclame.*

*Je retournai, pensif, comme un pauvre rêveur,
Méditant tout seul sur l'immensité profonde
De la mer et des cieux... Je songeais à mon cœur
Plus profond que les cieux, plus agité que l'onde.*

G. KONDYNECO.

le plan dawes

I

L'économie mondiale actuelle

Une simple analyse de la situation économique mondiale actuelle nous aidera à retrouver les raisons pour lesquelles les Etats-Unis ont participé à la Conférence de Londres et à l'élaboration du Plan Dawes.

En 1923, la meilleure année d'après-guerre, la production mondiale n'a pas encore regagné le niveau de 1913.

Quant à l'agriculture, il faut constater que la surface ensemencée est de beaucoup inférieure à celle de 1913 : pour le froment, en 1922, 17 o/o de moins, pour l'avoine, 13 o/o, l'orge, 24 o/o, le seigle, 8 o/o. D'autre part, nous observons dans le coton, le caoutchouc et autres matières premières, une tendance consciente du capitalisme à réduire la production pour obtenir des profits plus élevés.

Dans l'industrie lourde, la production du charbon atteint juste celle d'avant-guerre, tandis que le fer, l'acier, en sont encore loin. La capacité de production de l'industrie lourde n'est point totalement utilisée. En Angleterre, il n'y a que 194 hauts fourneaux sur 457 qui travaillent. En Amérique, seulement 270 hauts fourneaux sur 420 au début de l'année, 230 au mois de Mai et en ce moment probablement pas plus de 200. En Allemagne, l'industrie lourde a chômé durant toute l'année.

C'est même une erreur de parler à présent d'une production mondiale et de la comparer avec celle d'autrefois. L'économie mondiale actuelle se divise avec une netteté assez remarquable en deux parties : l'Amérique et les colonies britanniques, où le capitalisme se trouve encore sur la courbe ascendante, et le vieux territoire industriel d'Europe où il subit une crise spéciale. Une part de plus en plus grande de la production totale est fournie par l'Amérique, et une part de plus en plus petite par l'Europe. En 1913, l'Amérique donnait 40 o/o du fer mondial, à présent 62 o/o; 42 o/o de l'acier, aujourd'hui plus de 60 o/o; 75 o/o du pétrole, maintenant 72 o/o. Par contre en 1913, l'Angleterre produisait 10,2 millions de tonnes d'acier, aujourd'hui seulement 7,6 millions. En 1913, l'Allemagne produisait 19,2 millions de tonnes d'acier, à présent 5 millions.

Un des signes les plus caractéristiques de la crise actuelle est le chômage. On évalue aujourd'hui à 5 millions le nombre des chômeurs. Ce sont les chiffres officiels : le chiffre réel est certainement encore plus élevé. Avant la guerre, le chômage était un phénomène passager, tandis qu'à présent il est devenu permanent. En Angleterre, il y a des ouvriers qui chôment depuis plus de trois ans et que le capitalisme a été incapable d'occuper.

Il faut aussi remarquer l'absence d'une conjoncture unique. L'amélioration dans un pays est rachetée la plupart du temps par l'aggravation dans les autres. L'économie capitaliste mondiale ne forme plus un tout.

Le mouvement des changes constitue un autre trait caractéristique de la décomposition de l'économie capitaliste. Il n'y a plus un seul pays en Europe dont le change soit au pair avec le dollar.

* * *

La crise aux Etats-Unis

Nous nous apercevons qu'aux Etats-Unis, il y a

certainement eu accumulation de richesses, mais qu'on n'en saurait dire autant des pays européens. Les marchés que l'Europe offrait à l'Amérique continuent à se retrécir. D'énormes stocks de marchandises s'accumulent aux États-Unis et, cette accumulation a pour conséquence le chômage et la fermeture des entreprises. Près de la moitié des réserves d'or du monde gisent dans les coffres-forts des banques américaines. De ces immenses richesses, beaucoup ne peuvent trouver l'emploi. Les États-Unis, possesseurs de la plus grande partie des biens de la civilisation actuelle : confort, outillage et capitaux, souffrent de la crise du capitalisme mondial. Le contre-coup de la guerre les atteint.

L'or qui afflue de toutes parts en Amérique a atteint une telle accumulation qu'on ne sait plus ce qu'il faut en faire. Les billets de banque sont déjà couverts par plus de 80 o/o d'or. Si cela continue, l'émission des billets ne sera plus lucrative. Cependant les monnaies européennes font les plus folles escapades, faute de couverture.

Les États-Unis se trouvent à la veille d'une des plus graves crises. La production tombe avec une rapidité qu'on n'avait jamais vue auparavant. Le Trust de l'Acier, par exemple, travaillait en Mars à 100 o/o de sa capacité et fin Mai seulement à 60 o/o. Il y a 1.000.000 d'automobiles non vendues, L'industrie du Bâtiment s'est réduite en Mai de 23 o/o et à New York de 70 o/o. Les produits industriels américains sont jetés à présent sur le marché européen et font la plus grande concurrence à l'industrie autochtone. La bourgeoisie américaine n'a pas voulu croire à cette crise économique. C'est ainsi que doit s'expliquer sa non immixtion dans les affaires européennes.

* * *

L'entrée en scène du capital américain

Le règlement de la question des Réparations, où les rivalités entre la France et l'Angleterre, toutes deux ses débitrices, devinrent plus aiguës, fit sentir à l'Amérique l'intérêt qu'elle avait à rompre avec son isolement. On avait essayé, en effet, d'extorquer à l'Allemagne des réparations en monnaie étrangère. Mais cette tentative aboutit à l'écroulement de la monnaie allemande, ébranla le capitalisme jusque dans ses fondements et fit surgir le danger ou d'une Révolution ou d'une réaction nationaliste. Il apparut que la question était insoluble par cette voie. Ce n'était pas seulement une question économique, mais aussi une question de puissance. Par les conditions des Réparations, l'Allemagne doit être éliminée comme État indépendant, et devenir le jouet des grandes puissances impérialistes.

L'occupation de la Ruhr et le mariage forcé du charbon allemand et du fer français menaçaient la puissance américaine dans sa base : la production de l'acier. L'Allemagne, marché pour l'Angleterre et l'Amérique, allait disparaître. Une Révolution y grondait. Le splendide isolement de la « démocratie » américaine ne pouvait plus durer. C'est pourquoi les États-Unis ont participé à la Conférence de Londres. C'est pourquoi le général de brigade Charles G. Dawes, porte parole de la finance américaine, chargé de répêcher l'impérialisme capitaliste, est l'inspirateur du Plan des Experts. C'est pourquoi aus-

si Owen D. Young surveillera à l'asservissement de l'Allemagne.

Une partie du Plan Dawes consiste à placer en Allemagne de l'Or américain, destiné à servir de base à l'assainissement des finances allemandes sous le contrôle allié, c'est-à-dire, américain. Il y aura une monnaie allemande, mais qui appartiendra en réalité aux Américains. — ROSWILL.

(à suivre)

paysages lunaires

« Les fleurs des yeux souvent balancées adoucissaient seules les formes poignantes, les formes sombres... »

Léon-Paul FARGUE.

« L'éclat de ses yeux noirs étonnait la lumière, ses bras nus dans l'azur rythmait de la clarté. »

Ernest PRÉVOST.

LE TAXI. No. C.3902

A une heure troublée d'une ville, à cette heure mauve où le crépuscule éloigne à pas lents les estampes, par certaines routes d'humeurs inégales; un jeune homme filait, vers une rue calme pour attendre, non loin d'un réverbère, deux femmes.

Le cœur tremblant des vitres frissonnait contre ce nid d'amour mobile... Mais le jeune homme n'entendait rien... Il songeait à des yeux, qui, au fond de voiles noirs souriaient à son destin !

Les yeux de l'une étaient semblables à ceux d'une folle égarée :

des diamants noirs dans lesquels se mirait la lune,

qui brillait comme une fenêtre lointaine, allumée par un soir radieux du mois de Ramadan...

Les yeux noirs souriaient tout au fond d'un ciel sombre;

ils semblaient vouloir défier mon destin !

— « C'est une demi heure qui passe... » dit le chauffeur timide.

Le bruit feutré des pas qui s'éloigne...

Des magasins se ferment à grands fracas, au loin, comme des mâchoires de bêtes féroces... Le chauffeur timide est au fond insolent!... Une branche eut un rire sec!... La lune était bleue!...

Et, le ridicule se peignait à mes yeux, comme si à travers les persiennes de ma chambre, je voyais dans la rue, un bœuf qui attend la lune.

Rirai-je le dernier dans un mouchoir blanc? Le chauffeur timide est un homme insolent !

Alors j'ai songé aux yeux noirs que j'attendais, et dans lesquels se berce un ciel mélancolique;

puis j'ai songé aux mains douces comme des prières,

Les cigarettes LUX et PACHA de Sarkissian sont les plus appréciées des bons fumeurs

à tous les subterfuges auxquels j'avais recours,
pour voir dans l'ombre ces chères cloîtrées,
lorsqu'au bout de la rue, leurs fines silhouet-
tes se montrèrent.

Ce déhanchement égyptien fit couler dans ma
poitrine comme un flot de roses parfumées...
Et je songeais encore à la courbure fière de leurs
doigts, croissants de lune pâle dont rêvent mes
lèvres allétrés; quand avec une joie raffinée je
dis au chauffeur timide :

« Ouvre cette porte ! »

Et, je les ai froliées,
moi, qui, durant tout une nuit,
ai béni le sort

de ceux qui connurent le goût
des plis de leur corps ;

Non, les mots ne sauront jamais dire mon désir !

Elles étaient à mes côtés
avec dans leurs yeux la couleur de mes chagrins..

Et, je regardais leurs lèvres !

L'une avait les yeux d'une naïveté redoutable;
un pâle orage y dormait,

L'autre, les yeux d'une folle égarée qui sem-
blaient vouloir défier mon destin !

Quant à leurs lèvres... je tremblais comme
à la mosquée lorsque la douceur de Dieu se pose
un instant sur nos têtes !

Leurs mains loyales avaient l'air de blancs
moineaux jouant dans une cage....

Et, nous traversions la ville en pépiançant sans
que la foule affairée se doutât de mon trouble;

elles non plus ne pouvaient deviner que le
rouge de leurs lèvres avivait la hantise du pau-
vre poète que j'étais..

Elles étaient près de moi:
je les voyais quand même dans leurs chambres
étendues

en chemises de soie mauve
comme l'ombre des mèches qui flotte sur leurs
tempes...

Alors la jalousie voilait la splendeur sombre
de mes yeux...

Et mes pensées, pareilles aux pétales d'une
fleur de serre, viraient du rouge pâle au jaune
rouillé !

Mais maintenant qu'elles sont loin, l'hiver
triste de mes pensées frôle encore leurs han-
ches avant de se blottir timidement dans le
creux tiède de leur « habara ».

Et je songe au vent sensuel qui dansait aux
fenêtres comme une Senorita avec des casta-
gnettes.

J'ai aimé ces deux sœurs d'un amour à l'éther
durant toute une soirée !

Si je trace aujourd'hui ces lignes naïves et
pures, c'est simplement pour embaumer la dou-
leur somptueuse que j'éprouvais en regardant
leur lèvres. Un soir de nocce à l'éther ! — AHMED.

Terrain à Vendre : situé à Guizeh (en face le
Jardin Zoologique). Superficie 1200 m.c. à P.T. 60
le mètre. S'adresser à l'Egypte Nouvelle.

promenade en sicile et en calabre (*)

III.

Des splendeurs de l'antique Girgenti, « la plus
« belle ville des mortels », au dire de Pindare, et
qui compta, paraît-il, huit cent mille habitants en y
comprisant les esclaves, il ne reste qu'une pauvre
rue étroite, sombre, escarpée et extrêmement mal-
propre. Mais du moins, grâce à un Suisse, probable-
ment moins Helvète qu'Allemand, on y trouve un
hôtel bien tenu, entouré d'un beau jardin de ci-
tronniers, de lauriers-roses et de camélias, et d'ou
l'on a, sur la mer et sur la campagne onduleuse,
une vue délicieusement douce et paisible. De tels
agréments sont si rares en Sicile qu'il importe de
les signaler.

Le lendemain, le départ de Girgenti ne put se faire
de bonne heure comme nous l'avions espéré. Il
fallait réparer la chaîne de la magnéto. En tout pays
civilisé, c'eût été l'affaire d'une trentaine de minu-
tes. Il n'en va pas de même en Sicile, où d'abord
trois ou quatre mécaniciens, tous ceux du patelin,
s'assemblent autour de la pièce pour délibérer en
fumant des cigarettes. Quand l'un d'eux, poussé par
les pourboires prodigués, se décide enfin à mettre
la main à la besogne, la meilleure partie de la
matinée est déjà perdue. Nous ne quittons donc Gir-
genti que vers les onze heures; nous déjeunons mal-
proprement à Licata, sale petite ville à l'embou-
chure du Fiume Salso, des inévitables spaghetti,
parcimonieusement arrosés d'une sauce tomate de
conserves, et de la non moins inévitable tranche de
veau coriace et fade, non pas frite, mais bouillie dans
l'huile rance, et après nous être trois ou quatre
fois égarés, car il n'y a jamais sur aucune route un
seul poteau indicateur, au soir tombé, nous arri-
vons enfin, à travers des montagnes désertiques et
par des routes épouvantables, à Palazollo Acreide.
Nous avions l'intention d'y passer la nuit, mais à
l'aspect de la meilleure auberge de l'endroit, qui
compte cependant plus de quinze mille habitants, le
courage, comme disait le vieux jardinier de mes
parents, descend dans nos talons. Il est neuf heu-
res; mes compagnons meurent de faim, et le dé-
goût dans l'âme et le cœur entre les dents, se ré-
signent à chercher à dîner dans la nauséabonde
masure. Pour moi, habitué aux jeûnes hygiéniques,
grâce à la pratique de l'excellent système du docteur
Ghelpa, je renonce sans peine au repas du soir et,
une trique à la main, je monte autour de la voi-
ture un garde indispensable, car les gamins effron-
tés et pillards pullulent comme des moustiques. En-
suite, nous reprenons la route de Syracuse; nous
nous égarons encore, nous crevons dans le noir et
la boue, pour arriver vers minuit dans la moderne
et laide banlieue qui précède l'île d'Ortygie, cœur
de l'antique cité.

Nous trouvons enfin bon gîte dans l'excellent ho-
tel qui domine les Latomies des Capucins, et le len-
demain, du balcon de notre chambre, dans l'air
bleu du matin, nous découvrons à peu près tout
ce qui reste de la plus grande ville que bâtirent les
Grecs.

(*) Voir fascicules de l'«Egypte Nouvelle» Nos. 116
et 117.

Et d'abord, à nos pieds, formant le jardin de l'hôtel, les fameuses latomies, où, l'an 415 avant J.-C. à la suite du désastre de Nicias, périrent les prisonniers athéniens.

Les latomies de Syracuse sont, comme on sait, d'anciennes carrières, mais abandonnées depuis tant de centaines, il faudrait presque dire de milliers d'années, que toute trace de travail humain a complètement disparu. Les parois à pic, hautes de plus de cent mètres, les excavations informes, les voûtes disloquées, les énormes rochers en surplomb, dévorés par le temps, évoquent des gorges célèbres, les abîmes de grottes préhistoriques. C'est le décor rêvé pour quelque drame immémorial; et c'est en effet, entre ces terribles murs monolithes, à la fraîcheur desquels fleurissent aujourd'hui les citronniers, les mandariniers et les lauriers-roses que s'accomplit l'une des plus affreuses tragédies de l'antiquité. Poussés par la stupidité du plus grand nombre, qui finit toujours par mener au désastre les États démagogiques, sept mille citoyens d'Athènes, parmi ceux qui partirent un matin du Pirée « sur la plus superbe flotte et la plus magnifique-ment équipée qui fut jamais sortie d'un même port » (1), sept mille prisonniers échappés à l'épouvantable carnage du fleuve Assinios, furent entassés entre ces murs lisses et impitoyables. Écoutez maintenant Thucydide, car il ne convient pas de mêler des accents névrosés ou excessifs, à la grande et simple voix de l'histoire :

« Parqués dans une enceinte creuse et resserrée, « ils furent d'abord exposés sans abri à l'ardeur du soleil, « flocant du soleil; puis survinrent les fraîches nuits « d'automne, et cette transition déterminait les maladies. N'ayant pour se mouvoir qu'un espace étroit, et les cadavres de ceux qui succombaient à leurs blessures, aux intempéries ou à quelque accident, gisant pêle mêle, il en résulta une infection insupportable, qu'aggravèrent encore les souffrances du froid et de la faim; car, durant huit mois on ne donna à chacun des prisonniers qu'un cotyle d'eau et deux cotyles de blé. Enfin de tous les maux qu'on peut endurer dans une captivité pareille, aucun ne leur fut épargné. Pendant soixante dix jours, ils vécurent ainsi tous ensemble; ensuite, ceux qui n'étaient ni Athéniens, ni Grecs de Sicile ou d'Italie furent vendus » (2) ce qui veut dire que les autres périrent peu à peu, dans l'effroyable *in pace*.

Dans une autre latomie, celle du Paradis, se trou-

(1) Thucydide : *Histoire de la Guerre du Péloponèse*, L. VI. 31.

(2) Thucydide : *Histoire de la Guerre du Péloponèse* L. VII. 37.

ve l'Oreille de Denys-le-Tyran, qui permettait à celui-ci, au dire de la légende, de saisir les moindres propos tenus par les prisonniers qu'il y accumulait. Quoi qu'il en soit, la longue grotte sinueuse, très pittoresque et plus haute qu'une cathédrale, amplifie si extraordinairement tous les bruits qu'on entend tout au fond, à cent mètres de distance, le crissement d'un morceau de papier déchiré près de l'entrée et que le claquement des mains s'y répercute en coups de canon.

Il y a encore à Syracuse un théâtre grec dont les ruines ne sont pas très remarquables, des catacombes, que nous fit visiter un moine qui sentait plus mauvais que la mort, et qui sont assez peu impressionnantes parce que la lumière du soleil y pénètre de toutes parts; la fameuse fontaine Aréthuse qui, depuis un tremblement de terre, ne verse plus, dans un bassin entouré de papyrus, qu'une eau salée; il y a enfin, la cathédrale, au milieu de l'île d'Ortygie, c'est-à-dire de la Syracuse d'aujourd'hui, laquelle n'est qu'une petite ville d'aspect médiéval, aux rues étroites et sombres. Ce qui domine tout ici, ce qui l'emporte sur tout, comme dans tous les lieux chargés d'histoire, — et quel lieu, Athènes, Rome et Jérusalem exceptées, est plus chargé d'histoire que celui-ci ? — c'est ce qu'on n'y voit plus, ce sont quelques noms sonores que l'on répète sur des emplacements vides.

Nous quittons Syracuse dans l'après midi et arrivons à Catane vers le soir. Catane, la plus grande ville de la Sicile après Palerme, est sans intérêt, commerçante, banale et laide. Nous nous pressions de la quitter, après une nuit médiocre dans le meilleur hôtel, à peine digne d'une sous-préfecture française. Nous sommes maintenant dans la région de l'Etna, dont nous contourrons les puissantes assises. Mais le plus grand volcan de l'Europe n'est, en ce moment qu'une montagne assez ordinaire, où achèvent de fondre quelques plaques de neige et qui envoie tranquillement vers le ciel une paisible colonne de fumée (1). Malgré ses trois mille mètres, il n'encombre ni n'écrase le paysage, et se contente d'épauler paternellement la route peu remarquable qui nous conduit à Taormina.

Taormina, petite ville de luxe et de villégiature, tout en hôtels, possède, affirment les guides, le théâtre grec le plus beau et le mieux conservé que nous ait légué l'antiquité. A vrai dire, la réputation de ce théâtre semble un peu surfaite. D'abord, il est bien plus romain que grec; ensuite, des restaurations qui datent de 1748 et de 1840, inspirent quelques méfiances. Mais le site, une magnifique proue rocheuse qui se dresse sur la mer, l'eau bleue de tous côtés, l'Etna à droite, la Calabre à gauche, est unique au monde. On se demande quelle tragédie, fût-elle d'Eschyle ou de Sophocle, était capable de résister de tenir tête à un tel horizon, de ne pas se dissoudre et s'évaporer dans une telle splendeur.

De Taormina à Messine, il n'y a qu'une cinquantaine de kilomètres, et nous voici parmi les baraquements, les chantiers et les décombres de la grande victime du tremblement de terre de 1908. Malgré le soleil qui l'illumine et la mer d'indigo qui la bai-

(1) C'était le 3 mai; quelques jours après, le volcan devint menaçant, puis eut lieu l'éruption que l'on sait, dont l'importance, du reste, fut d'abord exagérée; car il n'y eut, somme toute, que des dégâts matériels assez restreints et facilement réparables.

PROCHAINEMENT

Ouverture de l'Atelier de Photographie

ZALA

34, Rue Kasr el Nil

gne, on dirait que, découragée, elle a renoncé à se relever de ses ruines. Elle n'est plus qu'une ville de bois et de ciment armé, basée, absolument grise et extraordinairement poudreuse, aussi totalement laide, aussi déprimante, aussi sinistre qu'une ville du Far West américain. Aussi n'y séjournons-nous que le temps nécessaire pour embarquer l'auto sur le bac à vapeur qui, de Messine, c'est-à-dire de Charybde en Scylla, les deux gouffres d'Homère, doit nous conduire en moins d'une heure à Villa S. Giovanni, en Calabre. — Maurice MÆTERLINCK.

(à suivre)

bacchanale

J'aime les temps heureux des saines nudités,
Des beaux marbres vivants, sans y rien voir
[d'infâme,
Au libre accouplement de l'homme et de la fem-
me]

Où donc est-il, le temps où Nymphes et Satyres
Emplissaient les forêts de frissons et de rires
Où les Amours chantaient éperdument dans
l'air ?

STUBB, *Invitation.*

— Trop de vacarme, montons là-haut, dit Jean avec lassitude en montrant la terrasse où se réfugiait le soleil couchant.

Depuis plus d'une heure, ses deux compagnons et lui circulaient à travers Saint-Cloud, où se répandait l'animation d'une immense foire. Jean finissait par sentir un malaise le gagner : passant avec volupté les trois quarts de son existence dans les limites de son petit laboratoire, dont ses rêves et ses recherches élargissaient et éclairaient l'horizon à l'infini, il n'était pas accoutumé à tant de poussière, de bruit, d'intenses odeurs de sueurs; il lui répugnait de voir de si près les gestes hardis des garçons auprès de fortes filles riant à gorge déployée, la tête renversée, les joues rouges, le regard cavalier.

Pierre et Jacques auraient préféré continuer à musser devant les étalages, échangeant des propos gais à droite et à gauche, et trouvaient que les orgues de Barbarie, faute d'harmonie, ne manquaient certainement pas d'entrain. Toutefois, comme il aimaient bien Jean, et qu'ils avaient rarement la bonne fortune de le trouver disposé à sortir avec eux, ils acquiescèrent volontiers et tous trois grimpèrent l'escalier conduisant à la terrasse.

Personne d'autre là-haut. Jean se laissa tomber sur un banc près du talus, face à Paris.

— Tu nous mènes dans des endroits lugubres, mon ami, protesta Pierre. A-t-on idée de venir se fourrer seuls dans ces ténèbres ?

De fait, il régnait sous les grands arbres un silence religieux; Jean se délectait de sentir la respiration impalpable du soir, et d'entendre, très doux, un souffle circuler dans les branches.

Au bout d'un moment, ses camarades, très ennuyés, découvrirent une distraction : avisant une double silhouette qui passait, discrète et légère, ils se perdirent à sa suite, laissant Jean à sa contemplation.

D'en bas montait une rumeur égale et continue. Partout des lampes s'allumaient, et plus loin, Pa-

ris, dont Jean ne pouvait sans émotion entendre le halètement formidable, se profilait sur la clarté laiteuse, sur l'aube étrange dont l'auréolaient ses millions de lumières diffusées dans le ciel. Jean distinguait vaguement, dans l'amas inextricable des édifices, le Dôme solennel et compassé des Invalides, la pointe du Sacré-Cœur, — tout au haut de Montmartre, très loin, — la masse de l'Arc de Triomphe, et, svelte, jeune, hardie, la flèche de la Tour Eiffel montant d'un jet vers les étoiles. Il chercha vainement la Sorbonne, le Palais de l'Institut : il n'y arriva pas, et se dit avec un mélange d'amertume et d'orgueil que nul signe matériel ne désigne à la foule la sublimité de la Science et de la Pensée; graves, un peu hautaines, réfugiées dans leur tour d'ivoire, elles rayonnent, splendides et pures, leur offrant à foison les gerbes de leur tendresse et de leurs secrets, aux regards éblouis des seuls initiés...

* * *

— Eh, Jean, tu dors ? Le jeune homme sursauta. « On te croirait descendu de la lune, tellement tu as l'air ahuri ! »

— Tu as bien fait de me réveiller, Pierre, répondit Jean en se frottant les yeux; je m'étais assoupi et je risquais d'attraper froid.

— Il se fait tard; si on allait dîner, ajouta l'autre. Jean, à la vérité, ne demandait pas mieux. La marche et le grand air avaient accru les exigences de son robuste estomac; sa halte sur le banc l'avait complètement reposé. Dispos, ranimé, il se leva.

— Et où allons-nous ?

Ses deux amis échangèrent un coup d'œil d'intelligence, et Pierre répondit avec un sourire : « Laisse-toi faire, tu mangeras bien ».

* * *

— « Quoi qu'en disent les vieux bonzes chagrins, dit Jean en se prélassant avec satisfaction dans son fauteuil d'osier, je connais dans la vie deux joies suprêmes : voir, dans l'incandescence d'un creuset, jaillir l'éclair d'une loi nouvelle, et, — ajouta-t-il en aspirant voluptueusement la fumée de son cigare, jouir, après un bon dîner, d'une paisible digestion.

— Voilà que tu te mets enfin à exprimer des sentiments terrestrement humains, mon vieux Jean; c'est un progrès qui t'honore.

— L'homme est un animal perfectible, Pierre, répliqua gaiement Jean. Avec un peu d'application, de de bonne volonté, j'espère bien arriver un jour à t'égaliser. En attendant, je vais t'enseigner le confort.

Il fit faire volte-face à son fauteuil, donnant tranquillement le dos à ses camarades et à tous les autres dîneurs, s'installa tout près de la fenêtre basse donnant de plain-pied sur le jardin, étendit ses jambes en les appuyant sur le rebord ralluma

MANGEZ TOUS

LA CONFITURE

- NAWA -

C'est la plus pure

C'est la meilleure

son cigare éteint, et se mit à regarder les arbres et les étoiles.

— Tu es inconvenant Jean ! protesta Jacques; on va te montrer du doigt.

— Ma foi, si cela les amuse, répliqua Jean, avec insouciance; je m'en moque royalement, mon cher. Je me gênerais pour ces buses ? Mais regarde-les donc : des masques de fêtards, vicieux, ridés, éteints. Ce n'est pas pour ces museaux que je me mettrai en frais !

— On nous remarque peu heureusement, dans ce coin, ajouta Jacques, conciliant; tu n'en fais jamais d'autres.

Jean haussa les épaules, et allait peut-être répondre, quand un formidable éclatement de fanfare lui coupa la parole. Tous se retournèrent. A l'éclatant éblouissant des lumières électriques avait succédé une vague et joyeuse clarté rose, entraînée, agressive. La musique des cuivres s'adoucit, et à l'autre extrémité de la salle, Jean décontenancé vit entrer, légères et rapides, tenant chacune un grand voile transparent qui flottait derrière elles, un groupe de jeunes femmes, nues depuis la tête jusqu'aux pieds, les reins serrés dans des maillots roses collants. Formes admirables, apparitions d'un monde plus beau, elles se répandirent, en dansant sur la pointe des pieds, dans les espaces ménagés entre les tables. Leurs corps roses, frappés par la clarté rose, sauf où l'ombre accusait violemment les rondeurs sensuelles opposées à la lumière, devenaient diaphanes, éclatants. Jean maudissait de grand cœur la fourberie de ses amis, et se remettait à peine de sa surprise, quand un souffle parfumé fit palpiter ses narines, et il sentit la carresse imperceptible d'un voile sur sa joue : une danseuse passait, rapide. Jean essaya de s'amuser à étudier, sur les visages tendus des autres dîneurs, les crispations provoquées par le désir. Un immense halètement sifflait dans toutes les poitrines. Jean tressaillit : le même souffle, le même parfum, glissaient devant lui, pénétrants, tenaces, insolents, très doux. Troublé, énervé, il se leva brusquement et tourna de nouveau son fauteuil face aux étoiles, bien résolu à ne regarder qu'elles, et à puiser le calme dans leur sérénité.

Un instant, Jean goûta paisiblement la fraîcheur de la nuit. Mais voilà que les étoiles tressaillent, respirent, palpitent, gouttes d'une âme infinie; elles s'assemblent doucement en diadème d'or sur une tête précieuse et délicate, aux yeux rieurs où chante un appel. Jean frissonne et se trouble et croit voir un corps radieux éclairé d'une lumière rose; il sent un parfum prenant l'assaillir, l'inonder; il n'a qu'à étendre les bras pour saisir l'être irréel et charmant... non, elle est loin, et voltige, sylphe et rayon, parmi ses compagnes. Pénard, harcelé, furieux, Jean se demande, irrésolu, s'il doit partir.

La danseuse revient, s'écartant de ses compagnes. Vive, rieuse, elle passe, jetant au jeune homme un regard qu'il sentit s'enfoncer en lui comme une pointe aiguë, et laissant derrière elle un si adorable parfum de femme, que Jean, secoué d'un spasme, pensa mourir.

Un court silence. La musique allonge et ralentit son rythme. Toutes les danseuses, rassemblées en une ligne au milieu de la salle, s'avancent à pas cadencés en se tenant par la main; puis celles des extrémités, accélérant légèrement leur marche, se

séparent de leurs compagnes, et voici que Jean, éperdu, voit encore la même jeune femme s'arrêter près de lui, grave et douce. Moulant son allure sur sur la pointe de ses pieds nus, cambrant les reins; elle penche le buste et les bras en arrière, les seins durs, pointant droit vers le ciel, se levant et s'abaissant comme elle respirait. Mimique ardente de la chair qui s'offre en clamant un appel.

Jean ne voulait pas regarder, Jean ne voulait pas voir, et il ne s'apercevait pas que, haletant, fasciné, il aspirait, il absorbait des yeux ce corps divin; il ne savait pas que, transfigurée par une puissance surhumaine, sa belle tête mâle prenait une expression formidable. Un râle s'étouffa dans sa gorge.

— Nom de Dieu! gronda-t-il.

Et brusquement, il bondit.

Sourd et aveugle à l'ahurissement général, il saisit à plein corps la jeune femme épouvantée par ce happement subit. En éprouvant sur sa peau ce contact frais et tendre, il eut une émotion si forte qu'il chancela, sentant couler en lui un océan de joie, et se réveiller dans son âme la simplicité et l'intensité des passions ancestrales. Comme la danseuse, esquissait instinctivement un geste de défense, lui, raide, sec, brutal, la maîtrisa d'un seul effort. Tremblante, elle regarda : elle frissonna toute, sa chair mollit, ses muscles se détendirent. Ils étaient radieux tous deux, l'Homme et la Femme, lui prodigieux, possédé par un dieu, — elle frémissante et s'abandonnant, heureuse d'être lâche. Et pendant qu'une main amie éteignait soudain les lumières, le jeune homme, avisant près de lui la porte ouverte du jardin, s'élança dans l'ombre avec un hurlement de joie. — Jean SORGUE.

en promenant le fléau sur l'aire

Qui, pour sa bonne réputation ne s'est déjà sacrifié lui-même ?

* * *

Le dégoût de la malpropreté peut être si grand qu'il nous empêche de nous purifier — de nous justifier.

* * *

Nous apprenons à mépriser quand nous aimons et précisément quand nous aimons le mieux.

* * *

A ceux qui m'intéressent, je souhaite la souffrance, l'isolement, la maladie, les mauvais traitements, l'opprobre; je souhaite qu'ils connaissent le profond mépris de soi, la torture de la défiance de soi, la détresse de la défaite. Je n'ai point de pitié, car je leur souhaite ce qui seul peut montrer s'ils ont ou non de la valeur : qu'ils tiennent bon. — NIETZSCHE.

C H E Z

PALACCI, HAYM & Co

MOUSKY

VENTE A CREDIT

FACILITES DE PAIEMENT

MEMES PRIX QU'AU COMPTANT

la faucheuse de pions (*)

II.

Monsieur Augustin Lagouge venait à peine de parler quand Monsieur l'abbé Sébastien Brocard fit apparaître son nez bourbonien et sa haute stature dans l'échoppe de Martin Bonhomme. Il était accompagné de l'inévitable Monsieur Onésime Bouchaintroux, vêtu toujours de sa redingote au col crasseux et coiffé de son inséparable melon, et de Hippolyte Vigne, universellement nommé Maître Vigne, pour avoir été dans le temps professeur de philosophie au Collège de France. Maître Vigne, petit homme tout rond, avec son crâne soigneusement débarrassé de tous poils, ses sourcils à peine visibles et sa barbiche à la royale, marchait gaillardement dans ses quatre-vingts printemps. Il fut un temps où il aimait rageusement les livres. On prétend qu'il possédait une magnifique bibliothèque qui ne renfermait pas moins de 300.000 volumes. Mais un matin, s'étant réveillé avec une humeur massacrant, il entra dans sa bibliothèque, appela sa bonne et lui dit, d'un ton imposant qui se passait de réplique : « Rosalie, on va vendre tous ces livres qui m'ont obligé de chausser des bécicles aux verres épais et n'ont révélé impertinément mon ignorance. Je ne suis qu'un stupide. Au lieu de voyager à travers le monde, j'ai préféré m'enfermer dans cette chambre où trônent insolument ces armoires en bois de noyer. Je me suis abruti. Monsieur Hippolyte vendit sa merveilleuse bibliothèque et se mit à lire des contes et des histoires pour enfants. Quand on l'exhortait à laisser de côté ces brimborions et à s'occuper de choses sérieuses, il disait avec un fin sourire : « Rien n'est sérieux en ce monde et nous demeurons éternels enfants. Ce qui nous rend méchants et cruels, c'est notre esprit. Ceux qui ne raisonnent pas ne savent nuire que médiocrement ».

Monsieur l'abbé Sébastien Brocard commanda un pot de vin, et le trio vint s'asseoir avec Monsieur Oscar Barbeau qui fumait sa pipe, Monsieur Augustin Lagouge qui rêvassait et le Général Adrien Lacharge qui s'amusait comme un gosse avec le pot-de-vin qui se trouvait sur la table. Ils étaient tous de bons amis. L'abbé Brocard, beau parleur, rompit le silence :

— « Hé ! la compagnie, s'écria-t-il, peut-on savoir ce qui vous oblige à écouter le tic-tac de cette vieille pendule qui nous rappelle les heures et le vol des mouches friandes qui mangent à ventre déboutonné le fromage et les saucissons du brave Martin Bonhomme ? A vous bien examiner et à contempler, surtout, M. Lagouge qui s'éponge le front, je ne crois pas du tout me tromper en disant que vous venez de vous livrer à une chaude discussion. Je parie que c'est M. Barbeau qui a allumé le feu, que c'est M. Lagouge qui l'a attisé et que c'est le Général Lacharge qui a payé le pot cassé. »

— « Monsieur l'abbé, déclara le Général Lacharge, vous êtes un prophète. Vous parlez vrai. On a discuté et mes deux éminents compagnons ont essayé de me chercher chicane ».

— « Je crois qu'ils ont bien agi, répliqua l'abbé Brocard en fixant deux yeux pleins de douceur

sur Martin Bonhomme qui s'amenaient avec le pot-de-vin commandé. (Permettez-moi, mon Général, de boire d'abord un verre car il est dit qu'un verre de vin avise bien un homme). Vous êtes, sans nul doute, un vaillant soldat et je suis certain que vous avez remporté dans la discussion une victoire toute semblable à celles que vous avez remportées si brillamment sur le front.

« Mais, au fait, ajouta-t-il en avalant le reste de son verre, peut-on savoir de quoi vous vous entreteniez ? »

— « Nous parlions de la guerre, Monsieur l'abbé, et j'ai été blâmé et pour l'uniforme que je porte et pour les médailles qui m'ont été attribuées ».

— « Comment, s'exclama M. Bouchaintroux. Le métier de soldat est le plus noble des métiers et il est noble de même de sacrifier sa vie pour défendre sa patrie. Je ne vois pas comment on pourrait blâmer ce métier et comme surtout on ferait pour supprimer la guerre ? »

— « Ce n'est pourtant pas difficile, riposta M. Lagouge en caressant sa barbe. On n'a qu'à supprimer le soldat. Le soldat est une invention toute pareille aux autres inventions. Il a été créé par quelques esprits malins pour leur servir de bouclier et, je ne m'explique en aucune manière, croyez-moi, la noblesse qui peut se loger dans l'âme d'un tel individu qui obéit à l'aveuglette et qui exécute des ordres qu'il ne conçoit pas ».

— « Vous divaguez bien joliment, fit l'abbé Brocard en se servant un nouveau verre de vin. Le soldat sait bien ce qu'il fait et c'est pourquoi nous disons que son métier est noble. Car, à bien examiner toutes choses, il faut avouer que sa besogne n'est celle que d'un cœur altier et d'une âme vaillante. Tenez : imaginez-le vous sur le champ d'honneur, face à face avec l'adversaire. On lui donne le signal d'avancer. Que fait-il ? Il avance. C'est le moment suprême. Il comprend aussitôt ce que son devoir lui ordonne de faire. Vous le voyez alors se précipiter sur son adversaire, l'empoigner au cou et le terrasser. Cet acte de patriotisme accompli, il se sent tout fier et tout content. Il a fait ce qu'il devait faire, en d'autres termes, son devoir. Il a servi sa Patrie. On le décore... Ah ! et venez me dire après cela que ce qu'il a accompli là n'est pas la noblesse même ! Monsieur Lagouge, je vous en prie, méditez. »

— « Vos paroles sont aussi franches que l'or, déclara sournoisement Maître Vigne en se servant une rasade. La vérité vous féconde, Monsieur l'abbé. Nous sommes d'éternels enfants, c'est entendu, et nous aimons jouer avec le feu. Le soldat comme l'enfant, a ses jouets, mais simplement avec cette différence, que l'enfant se livre à des jeux habi-

AU RETOUR DE LA PROMENADE

AU SORTIR DU SPECTACLE

SAULT

est le rendez-vous du meilleur monde et vous offre un séjour agréable, un souper succulent et d'excellente musique.

(*) Voir fascicule No. 83 de l'Égypte Nouvelle.

tuellement inoffensifs, alors que le soldat ne réjuge point aux jeux redoutables et dangereux ».

— « Vos idées, dit M. Barbeau, me plaisent infiniment, Maître Vigne. En vérité, nous aimons à jouer avec le feu et nous sommes poussés irrésistiblement vers ce qui cause généralement notre perte. Croyez-moi, tous ces braves gens de soldats, que l'on se plaît à vêtir d'habits bleus et blancs, bleus et rouges, gris et bleus, quittent leur femme, leurs marmots, leur gagne-pain et partent en guerre, sans seulement se douter de ce qu'ils font, sans chercher à comprendre le but de leur conduite. Ils partent pour la guerre, comme on part pour un voyage, avec, toutefois, cette différence, qu'ils gardent bien de prendre un billet d'aller et retour. Ils partent en guerre parce qu'on leur a dit de partir, parce que quelques roublards, au rire jaune, leur ont jeté ce cri d'alarme : « La patrie est en danger ». C'est cette parole qui les décide à partir. Arrivés sur un champ, appelé « champ d'honneur », où le grand combat pour la sauvegarde de l'honneur du pays va se livrer, ces écerclés se demandent, — ou plutôt, car ne disons que ce qui est vrai, — ces écerclés, dis-je, ne se demandent guère ce qu'ils sont venus faire exactement là et si, par hasard, les drôles qui les ont entraînés jusqu'à ce champ de boucherie, ne se sont pas moqués d'eux en les prenant pour des bouchers et des bourreaux. Que ces pensées hantent ou ne hantent pas l'esprit des pauvres soldats, elles ne tardent pas moins à prendre corps et à devenir de la réalité palpable. Dans l'âpreté du combat, au milieu du massacre, de la tuerie et de la boucherie, le pion humain qui couvre ses mains de sang et sa conscience de crimes, entend le ricanement hideux des goujats qui ont juré sa perte et voit venir à lui la mort, armée de sa faux aux dents aiguës, qui lui tient à peu près ce langage : « Naïf, que fais-tu et à qui obéis-tu ? Penses-tu servir ton pays, crois-tu défendre ta patrie en venant à moi ? Ah ! si tu savais, pauvre crédule, pour qui tu sacrifies ta vie si précieuse, ta jeunesse si laborieuse !... Mais, puisque tu as revêtu les habits de bourreau, je ne puis te refuser mon hospitalité. Viens, aveugle, souffre, tais-toi et meurs ».

« Comme le brave Paphnuce, d'Anatole France, trompé par Satan, notre pauvre bougre s'aperçoit, trop tard, hélas ! du piège dans lequel il est tombé, — faute de prudence et de bon sens, il est vrai, — et voit devant ses yeux hagards, tous les pince-sans-rire qui l'ont conduit à ce champ de massacre, qui, tout en riant sous cape, lui disent : « Courage, vaillant soldat ! Tu as mérité de la patrie. »

« Notre malheureux soldat dans sa colère pour-

suivit M. Barbeau en rallumant sa pipe, insulte, vomit des injures, blasphème et se lamente en ces termes : « Bête que je suis de m'être sacrifié pour une cause qui ne rapporte que des prunes. Fichtre ! s'il faut se faire zigouiller pour plaire à quelques ventres dorés, eh ben non ! c'est trop fort..... Oui, la patrie ! la patrie ! je connais un peu ça, maintenant. Je comprends, à présent, toutes ces sornettes, dont on m'a bourré le crâne. La mort en m'ôtant la vie, ôte en même temps ce voile maudit, oui ce voile, ce mot de « patrie » qui cache précieusement les pires ambitions et les criminels projets des Maîtres-Chanteurs de la Phynance. T'as fait de la bonne besogne, mon gars en débarquant sur cette morne plaine pour te faire raccourcir le cou. T'as bien mérité de la patrie, t'as défendu une noble et grande cause en défendant la propriété et la poche de ceux qui suçent ton sang. Ben vrai ! t'es marteau, tout de même!... »

Monsieur Onésime Bouchaintroux écouta difficilement M. Barbeau.

— « Vous nous la baillez belle, monsieur Barbeau s'écria-t-il, essayant les verres de ses lunettes. Je ne sais s'il est nécessaire de vous réfuter... Tenez, je ne me donnerai point cette peine. Mais laissez-moi vous dire que vous voulez détruire et supprimer sans penser à construire et réformer. Et puis, pour en venir au point essentiel, je ne sais pas comment, ma foi, vous vous y prenez pour abolir l'armée ? »

— « Cette pensée, mon cher Bouchaintroux, n'a jamais traversé mon esprit. Je n'ai jamais dit que je désirais qu'on supprimât l'armée. Une telle idée serait pour le moins absurde. Une armée instruite, éduquée, avisée est indispensable pour protéger l'indépendance et le sol du pays contre les convoitises et la cupidité des nations voisines ».

— « Ne trouvez-vous pas, demanda le Général Lacharge qui comença à avoir de la sympathie pour M. Barbeau, que la guerre est une nécessité, qu'elle est inévitable et qu'elle peut, parfois, n'être point criminelle ? »

— « Toute guerre est criminelle si elle n'est pas défensive, répondit M. Barbeau en caressant sa barbe en pointe. Et elle n'est manifestement et certainement défensive que si le gouvernement du pays propose au gouvernement étranger avec lequel il est en conflit, par l'arbitrage. Cette pensée est de Jean Jaurès et, vous avouerez, qu'elle est pour le moins sensée. C'est pour ces guerres défensives, qui sont d'ailleurs bien rares, que l'armée doit exister. Les autres guerres sont évitables et criminelles ».

Monsieur Augustin Lagouge approuva Monsieur Barbeau.

— « Si nous examinons, dit-il, les causes qui déclenchent toutes ces guerres qui ensanglantent la terre et qu'on se plaît à appeler : guerres de droit, de liberté, de justice et de civilisation, nous nous rendrions facilement compte qu'il suffit, le plus souvent d'un coup d'éventail reçu sur la joue, d'un prince assassiné par un détraqué ou des ambitions bêtes de quelques Maîtres-Chanteurs, comme le dit si justement M. Barbeau, pour faire jaillir l'étincelle et livrer des troupeaux d'humains à la merci de la mort, de la ruine, de la faim et de la misère. Nous sommes portés à exagérer les choses et nous nommons blanc ce qui, en réalité, est noir. Nous passons brusquement du particulier au général et, parce qu'un homme a été giflé, il faut que

Maison de Santé

Sanatorium du Dr. GLANZ

HELOUAN

REPOS, CONVALESCENCE, CONFORT,
CURES, DIETE, ELECTRISATIONS, IN-
HALATIONS BAINS, MASSAGES, GYM-
NASTIQUE :: :: :: :: ::

—: PRIX DEPUIS P.T. 80 :—

Traitement des malades non résidant à l'Ins-
titut : de 11 à 1 et de 3 à 5 Tél. :—: 105 H.

dix mille hommes soient assommés, et parce qu'un homme a été assassiné, il faut qu'un million d'hommes soient tués. Voilà qui est vrai. Et maintenant, faut-il vous citer les paroles de ces marchands d'hommes, et même des prêtres, paroles qu'ils préféreraient au milieu de l'effroyable guerre de 14-18 ? Tenez, écoutez cette perle du Général Rebillot : « Il était temps que vint la guerre pour ressusciter, en France, le sens de l'idéal et du divin ». Cette autre de Maurice Barrès : « Strasbourg est aux écoutes des obus français, Strasbourg souhaite, espère son bombardement ». Celle-ci de Rudyard Kipling : « Il y a deux races désormais sur la terre; la race humaine et la race boche ». Et celle-là de l'aumônier Schetter : « Ce n'est pas de notre faute si dans les œuvres de sang de la guerre nous devons aussi accomplir celle de bourreau. On donne au soldat le fer froid, il doit s'en servir sans timidité; il doit l'enfoncer dans les côtes de l'ennemi; il doit briser son arme sur leur crâne, tel est son devoir sacré, son service divin. Dieu a permis cette épreuve pour l'humanité. Vous n'avez aucune responsabilité ». Enfin, ce rubis que je ne puis vous cacher et qui est sorti du gosier de Mgr. Tissier : « Interrogez les milliers de tombes éparses dans nos plaines, et de toutes ces tombes partiront ces cris de « Patrie ! Patrie ! » (1).

« J'en pourrais vous citer bien d'autres, ajouta M. Lagouge, mais mon profond dégoût pour tous ces marchands d'hommes et ces marchands d'orviétan, généraux, hommes de lettres ou prêtres fusent-ils, qui excitèrent les instincts les plus vils des hommes, m'empêche de vous montrer plus clairement le chauvinisme effréné qui régnait durant la dernière boucherie ».

Monsieur l'abbé Sébastien Brocard paru être offensé des propos de Monsieur Lagouge. Après avoir vidé son sixième verre de vin, il dit :

— « Vous attaquez bien méchamment les prêtres, Monsieur Lagouge. Inutile de vous dire que nous nous sommes toujours efforcés de faire régner la paix parmi les hommes. D'ailleurs notre devise est celle-ci : Aimez-vous les uns les autres. Point de haine, point d'ambitions, point de jalousie, point de guerres ».

— « Je veux bien vous croire, répliqua malicieusement M. Lagouge. Votre religion qui est la mienne prêche des paroles de paix et d'amour, c'est entendu. Mais permettez-moi de vous dire qu'il se trouve parmi vous comme parmi nous des coquins et des lascars. C'est un de ceux-là, — et c'est un archevêque, s'il vous plaît — qui a dit pendant la Grande Guerre : « La guerre est un apôtre suscité de Dieu dans un but de régénération religieuse, morale et sociale » (2).

« Il est facile de changer d'habit, Monsieur l'abbé. Il est moins facile de changer d'habitudes et de caractère, croyez-moi ».

— « Vous dites vrai, Monsieur Lagouge, fit l'abbé Brocard. Et je ne saurais mieux vous répliquer qu'en vous citant cette parole de l'Ecclésiaste : « Sous le soleil j'ai vu l'iniquité à la place de la

justice, et j'ai dit dans mon cœur : Dieu jugera le juste et l'impie, et alors sera le temps de toutes choses ».

« Ici-bas, la justice et l'injustice sont affaires de force et d'éloquence. Rien ne varie autant que ces mots : ce qui est juste aujourd'hui, peut ne point l'être demain. Ce sont les meneurs de foules et les charlatans qui détiennent le pouvoir qui en décident. L'éloquence est une arme redoutable. Je remercie le Bon Dieu, du fond de mon cœur, de ce qu'il n'a point permis que mon corps soit habité d'une âme de Cicéron ou de Napoléon ».

Il dit, retira sa tabatière de la poche profonde de sa soutane, farçina soigneusement son nez bourbonien et se leva pour partir. Minuit venait de sonner. — Ahmed RACHAD

éphémérides

Jeudi 25 Septembre 1924.

☒ Zaghoul Pacha visite l'exposition de Wembley. Il porte, dit naïvement Reuter, *des habits européens ordinaires* (sic). Les gens de Reuter s'imaginent qu'en Egypte nous nous baladons tous à poil, avec, en guise d'accoutrement, un anneau dans l'oreille, une plume d'ibis passée par le travers des narines et un caleçon de bain ou même un simple timbre poste là où vous savez. Tordant.

☒ Le sénateur copte Louis Effendi Fanous, loin d'observer le silence de Zaghoul Pacha, déclare au *Manchester Guardian* que si l'on n'accorde pas à l'Egypte ce que Fanous et Abdel Nour exigent, eh bien, le Parlement Nationaliste (???) fera de la *propagande contre l'Angleterre*. Je conseille vivement au sénateur copte Louis Effendi Fanous de ne pas s'y frotter.

☒ A la Ligue des Nations, Mr. Henderson ne consent pas à laisser mobiliser à volonté la flotte britannique.

☒ Une délégation indienne musulmane est partie pour Angora. Elle va proposer à Moustafa Kémal d'accepter la charge de Khalife. J'espère qu'en chemin, cette délégation apprendra que c'est justement son candidat qui a supprimé le khalifat. Poussera-t-il l'irrévérence jusqu'à le rétablir à son profit ?

☒ Il a été impossible de réaliser un accord commercial anglo-allemand. Pourquoi ? C'est très simple : prenez le bateau, filez sur Berlin et rapportez-moi le renseignement.

☒ Les Bulgares auraient assassiné leur roi. Si ça continue, le métier va devenir impossible.

☒ L'affaire de Sollum s'arrange. Les miennes se dérangeant considérablement. Il y a deux mois que je n'ai pas touché mes appointements. Quelle boîte.

☒ La *Bourse Egyptienne* engueule le gouvernement égyptien comme poisson pourri parce qu'il ne lui communique pas le double de la transaction passée avec Howard Carter.

Vendredi 26 Septembre 1924.

☒ Premier contact entre Zaghoul Pacha et Mac Donald. Il paraît que ce fut très cordial. C'est toujours comme ça. De loin, on se boufferait les foies. De près, on roule dans le gilet l'un de l'autre.

(1) L'Armée Nouvelle. (l'Humanité, édit., Paris.)

(2) Ces âneries et ces insanités sont empruntées au « Collier de Bellone » de Ermenonville. Je recommande ce livre précieux tout particulièrement, à ceux qui mettraient ma bonne foi en doute. (Edit. du Progrès Civique, 69, Avenue de la Grande Armée, Paris). — A. R.

☐ M. Léon Castro que le goût de l'aventure a entraîné à Londres, télégraphie gravement que l'entretien entre les deux premiers a duré deux heures trois quarts. Si l'on s'avise que la conversation s'est déroulée à l'aide d'interprètes, en fait, l'entrevue se ramène à trois quarts d'heure à peine.

☐ Havas renchérit sur M. Léon Castro et consacre huit lignes à annoncer ... un orage dans la région d'Avignon. Il est grand temps pour la Légation de France d'intervenir avec énergie. On se fout trop du public par là.

☐ Le transfert des cendres de Jaurès au Panthéon est fixé au 23 Novembre prochain. On en profitera peut être pour nous parler de Raoul Villain.

☐ La Ligue des Nations décide que les sanctions ne pourront être appliquées qu'après détermination de l'agresseur. Parbleu. Il eût été un peu violent de les déclencher avant.

☐ Entre l'Angleterre et la Turquie, il y a du tirage pour Mossoul.

☐ En Grèce, la bouteille à l'encre dans toute sa splendeur.

☐ Le *Near East* craint des épidémies au Caire. Craintes superfétatoires. L'épidémie est ici la règle. Que le *Near East* reporte ses craintes sur un autre objet, et, par exemple, sur les prévisions de calvitie pour l'année 1925.

☐ Découragé par le spectacle de l'indépendance intégrale, Mr. Shearer, directeur des Services Techniques au Ministère de l'Agriculture, se retire du service du Gouvernement. Après mille tentatives misérables et honteuses pour rogner son indemnité, on décide d'être honnête et de la lui verser entièrement. Que Mr. Shearer se dépêche d'encaisser.

Samedi 27 Septembre 1924.

☐ Nouvelle sensationnelle : Saad Pacha Zaghoul reverra Mac Donald lundi. Ça ne vous suffoque pas ? Qu'est ce qu'il vous faut ? On dit en outre qu'il ne quitte pas l'hôtel par crainte de la pluie. Pas encore épatés ? Alors, allez vous faire lanlaire, tas de poires.

☐ Les cardinaux français adressent une lettre à M. Herriot l'informant que s'il supprime l'ambassade au Vatican, eh bien ce sera la guerre. Allons donc. Mais ne l'avons-nous pas déjà, la guerre, en l'état actuel ? Les cardinaux français veulent probablement dire qu'on la fera à visage découvert. Ça va. Mais au moins saurons-nous que les cardinaux français sont romains avant que d'être français.

☐ Les musulmans palestiniens invitent Ibn el Séoud à cesser les hostilités. Pour être équitables, ils

auraient dû adresser la même invitation à Hessein, roi du Hedjaz et autres lieux.

☐ A la Ligue des Nations, on discute le désarmement et la protection des minorités.

☐ L'association de l'Ulster rappelle que l'Ulster est territoire anglais. Et le restant de l'Irlande, qu'est ce qu'il est ? Iroquois, par hasard ?

☐ S. Ex. Mohammad Pacha Saïd, ministre de l'Instruction Publique, s'occupe d'organiser l'instruction gratuite et obligatoire en Egypte. Voilà le nœud de la question. Sans école, pas de résurrection possible.

☐ Au mépris le plus élémentaire des règles maçonniques, la Grande Loge Nationale d'Égypte publie dans les journaux du crû le résultat des précédentes élections. Qui enseignera leur devoir à ces gens-là ?

☐ On parle *sotto voce* d'un vague projet de loi égyptienne sur la nationalité. Il est grand temps de s'en occuper. Yannakakis et Rosenthal sauront au moins s'ils sont chair ou poisson, — révérence parlée.

Dimanche 28 Septembre 1924.

☐ C'est le jour que les Ecritures assignent ou plutôt consacrent au Seigneur. Positivement, on ne sait rien de spécial là-dessus. Les Persans auraient opté pour le jeudi, les mahométans pour le vendredi, les juifs pour le samedi. Mais cela n'a aucune importance. L'essentiel est qu'il y ait un jour par semaine où la bêtise fait trêve. Je me suis laissé dire qu'il valait mieux avoir affaire à une crapule plutôt qu'à un imbécile, pour l'excellente raison que la crapule oublie parfois son rôle, tandis que l'imbécile, lui, ne désarme pas. C'est une erreur, une vaste et solide erreur. Tout comme le gremlin, l'idiot désarme, au moins une fois par semaine : le dimanche. Ce jour là, en effet, les journaux prétendument rédigés en langue européenne (sic...) ne paraissent pas. Dans la sérénité de l'atmosphère purgée de leurs croassements quotidiens, on peut vaguer à n'importe quelle spéculation de l'ordre intellectuel et circuler la tête haute avec la certitude qu'on ne mettra pas le pied dans leurs proses puantes, visqueuses et défécatoires.

Lundi 29 Septembre 1924.

☐ Les conversations à Londres vont leur train. Rien n'en transpire dans ma chambre de travail. Le *Daily News* insinue que si Zaghoul Pacha admet le Condominium, eh bien, ma foi, bien des choses s'arrangeront. Le *Daily News* peut déjeuner tranquille. Zaghoul Pacha acceptera le Condominium.

☐ Dans la *Westminster Gazette*, Mr Spender, ancien membre de la mission Milner, prétend qu'on a eu tort d'octroyer à l'Égypte la Déclaration du 28 Février 1922 sans exiger aussitôt des compensations. Lorsque Saroit Pacha a tenu le même raisonnement, Gourgui Affandi el Doumani qui ne s'était jamais vendu et qui n'avait jamais trahi personne, l'a traité de traître et de vendu.

☐ M. Herriot répond aux cardinaux français. Il ne tolérera sous aucun prétexte leur ingérence dans le gouvernement. Autant en emportera le vent. Il est impossible aux cardinaux français de vivre sans opposition. Jadis, lorsque la France était ultramontaine, ces messieurs trouvaient très spirituel d'être gallicans. Aujourd'hui que la France est gallicane,

Téléphone 4401

B.P. 372

E. Friedmann & J. Goldenberg

Entrepreneurs de Peintures & Décorations

BUREAUX et SALONS d'EXPOSITION
31, Rue Kasr el Nil. — Le Caire

N'aison possédant le plus riche assortiment de papiers
peints de tout l'Orient

les mêmes messieurs estiment l'heure propice pour afficher des sentiments ultramontains.

☒ La ville d'El Tayef est à deux pas de nous, n'est ce pas ? Nous sommes tous d'accord là dessus ? Eh bien, je vous défie de me dire ce qui s'y passe en ce moment. Chaque jour, les télégrammes de la veille sont démentis. Il ne reste qu'à s'asseoir sur ses pieds de derrière et à attendre.

☒ Le Général Mougin est arrivé à Angora. Pourquoi a-t-on choisi un militaire comme ambassadeur ? Franklin-Bouillon avait donc fait de si méchante besogne ?

☒ La princesse Avierino part pour l'Europe. Il y en a qui doivent faire un nez.

☒ Les communistes égyptiens, ou plutôt les débris qui en restent, passent en Cour d'Assises. L'un d'entre eux, le malheureux avocat Maroun est transporté à l'audience en pyjama, dans un état de faiblesse inexprimable. Que fait donc M. Alfred Catzéfli, bâtonnier de l'ordre des avocats mixtes ? Et s'il ne fait rien, à quoi sert-il au juste ?

Mardi 30 Septembre 1924.

☒ Saad Pacha Zaghoul se déclare satisfait de la tournure que prennent les conversations entre Mac Donald et lui. Et sir Fanuss esq, a-t-il fait connaître sa précieuse opinion ?

☒ Engueulé par Lloyd George, Mac Donald l'engueule à son tour à l'occasion du traité anglo-soviétique. Ces gens-là ont une façon inimitable de se bouchonner et de s'étriller réciproquement.

☒ On ne sait pas si la Mecque est entre les mains de Ibn el Séoud ou entre celles de Ayub Kemeid. Ça devient fort de café, cette histoire-là.

☒ En Grèce, situation indécise. Vous vous en seriez doutés.

☒ Le *Journal des Débats* consacre un article élogieux à Son Altesse le Prince Haidar Fazil, dont l'œuvre poétique suffirait à remplir l'existence de dix de nos gendeletres. Nous y reviendrons.

☒ Au Maroc, le Général Primo de Rivera déclare être satisfait de la marche des opérations. Et les opérations, elles, sont-elles satisfaites de la marche de Primo de Rivera ?

☒ La question de Mossoul fera l'objet d'*investigations*. Savourez moi ce mot là : *investigations*. Il y a des gens qui ont encore le temps d'être misanthropes.

☒ Le Cheikh Abdel Aziz Chaouiche vient d'être libéré pour la seconde fois. A sa place, je prendrais mes jambes à mon cou, et je mettrais quelques bons mètres cubes d'eau entre la liberté intégrale et moi.

☒ Par contre le sénateur Sayed Hessein el Kasabi est interrogé longuement par le Parquet. Qu'espère-t-on ? Qu'il reconnaitra avoir voulu égorger Fakry Bey Abdel Nour sur l'autel de la Liberté ?

Mercredi 1er Octobre 1924.

☒ Saad Pacha Zaghoul est de plus en plus optimiste. Fanuss-Machin va attraper la jaunisse. — Les entretiens continuent à être rigoureusement secrets. C'est probablement pour cela qu'ils aboutiront. Une dépêche laisse entendre que les choses vont s'*arranger* pour le Soudan. Attention à William Makram Professeur Docteur Ebeid.

☒ Le restant de la terre offre le spectacle le plus attendrissant. Les Balkans sont en feu, l'Irak est en feu, le Maroc est en feu, les Indes sont en feu, ma tête est en feu.

☒ Patatras : à Angora, le Général Mougin fait

des siennes. Il aurait affirmé que s'il était turc, eh bien, il revendiquerait Angora. Kémal avait évidemment besoin de ses conseils. Downing Street demande des explications au Quai d'Orsay. Dites donc : dans ce cas-là, qui est l'agresseur ?

☒ Gandhi a décidé de jeuner jusqu'à ce que les Indiens, ses compatriotes, fassent exactement ce qu'il veut. Ça peut tourner au tragique, ce carême là.

☒ A la Ligue des Nations, les Japonais ont failli tout gêner, dit-on, en prouvant que l'article VI faisait la part belle à l'agresseur et détestable à l'agressé (Dit-on *agressé* ?). Mais là aussi, tout s'arrange.

☒ A Sidi Gaber, on pince un citoyen qui avait volé au Gouvernement hellénique trente millions de drachmes. Quel ministre des Finances admirable ça ferait. S'il en réchappe, il faudra lui proposer le poste d'administrateur à l'*Egypte Nouvelle*.

☒ Levée de boucliers contre le juge Gautero parce qu'il a condamné soixante dix automobilistes à trois jours de prison par tête pour excès de vitesse. Les juges ne savent plus sur quel pied danser. S'ils sont indulgents, on les accuse de pactiser avec le crime. Et s'ils montrent un peu de sévérité, on leur reproche d'exagérer. Il faudrait pourtant que la porte fut ouverte ou fermée. Comment la voulez-vous, Messieurs du *Journal des Tribunaux Mixtes* ?

☒ On parle de réduire le tarif des Chemins de Fer. Ce doit être encore quelque épouvantable canard.

☒ Juste au moment où ça allait devenir bath, la Cour d'Assises ordonne le huis clos dans l'affaire des communistes. Le Ministère Public aura ainsi tout loisir d'attaquer Karl Marx, Fourier, Guesde, Lénine et tutti quanti. Je crains qu'il triomphe à bon marché. Attention à la pacotille. Ça ne dure pas, le bon marché. — CHRONOS.

LA T.S.F. CHEZ SOI.

C'est une distraction qui fait fureur en Europe et qui commence à prendre en Egypte. Donnons donc dès maintenant un bon conseil aux amateurs novices. C'est de munir leur appareil d'une lampe Radio de Philips à l'exclusion de toutes les autres. Ils s'éviteront ainsi bien des mécomptes tout en réalisant une économie non négligeable. N'oubliez pas d'exiger une lampe Radio Philips de votre électricien.

Youssef eff. Mohamed et Said eff. Khodeir, 35 Rue el Manakh, Concessionnaires de journaux.

POUR VOUS GUERIR

des maladies des voies urinaires ainsi que des maladies de la Peau visitez la

NOUVELLE CLINIQUE

du

Dr. A. VENAKIDES

Médecin Spécialiste — E - Interne des Hôpitaux
15, Midan Kantaret-el-Dekka, 15

—: PRIX MODERES —:

Consultations : de 8 à 10 a.m. et de 5 à 10 p.m.

choses d'égypte

Jeux de princes (VI)

— Monsieur le Ministre de la Justice, il faut que vous lisiez attentivement ceci. Il le faut pour trente raisons dont la moindre est que vous ne pouvez laisser calomnier ce pays. Or, depuis que le sieur Tewfick Andraous Bey Bichara a tué Madame Brulatour, les colons étrangers affirment à qui veut les entendre qu'il n'y a pas de justice possible par ici. Ils vont répétant à tous les échos que l'Égypte est la patrie du favoritisme, du népotisme, du césarisme, de la brigade, de la gabegie et du pot-de-vin. A l'appui de ces assertions outrageantes, ils invoquent le cas de Tewfick Bey Andraous Bichara qui, il y a six semaines à peine, au cours d'une randonnée en automobile, a massacré une touriste américaine appartenant à l'une des plus nobles familles de New-York, sans être le moins du monde inquiété. Il va, il vient, suffoqué lui-même de circuler sans menottes, il pavane chez Groppi, il fait la roue sur la terrasse du Continental Hôtel, il sable des whiskies-soda en compagnie d'un tas d'électeurs émerveillés de son assurance et de son pouvoir occulte. A haute et intelligible voix, il déclare que la loi n'est pas pour lui, qu'il plane au-dessus d'elle, que ses amis ne l'abandonnent pas, et qu'on verra ce qu'on verra. La quiétude dans laquelle le Parquet le laisse confère une force exceptionnelle à ces propos infâmes. Et l'idée s'accrédite de plus en plus autour de lui qu'il suffit d'être quelque chose, voire n'importe quoi, au Parlement Égyptien, pour échapper aux rigueurs de la juste répression. Ainsi se propage le sentiment que les plateaux de la balance ne sont pas à égale hauteur pour tous. La presse elle-même observe en cette affaire un silence assez singulier. Inventée, dit-on, pour dénoncer le crime et exalter la vertu, elle se soustrait sans vergogne à ses devoirs les plus impérieux et, par son mutisme honteusement salarié, proclame une solidarité indiscutable avec le fétide assassin. Ainsi, tout conspire à lui éviter le châtimeur et à discréditer les institutions judiciaires nationales. Pour du propre, Excellence, c'est du propre. Pendant ce temps, mon souffraghi Moustafa git dans les fers depuis dix-huit jours. Qu'a-t-il fait, demanderez-vous ? Je m'en vais vous le dire. Il y a dix-huit jours, ou plutôt dix huit nuits, Moustafa jouait aux dominos avec un autre souffraghi dans un café de barbarins de la rue Maarouf. Le partenaire venait de lui gagner six parties d'affilée. Moustafa ouvrait des yeux ronds, sidéré de l'insistance que le hasard mettait à favoriser son adversaire. Pris de doute, il se mit à surveiller l'heureux joueur. Il s'aperçut que, pour corriger les coups du destin, ce dernier avait marqué certaines pièces d'une entaille et les puisait dans le tas à point nommé. Ayant acquis la conviction qu'on le volait, Moustafa, pris d'un accès de fureur, s'empara de la table qui le séparait du tricheur et la lui versa sur la face avec ses dominos et son chargement de bouteilles. Un corps-à-corps s'en suivit qui attira la maréchaussée et se termina par l'incarcération de l'assaillant. Ainsi, pour s'être institué d'office le champion de la loyauté sportive, Moustafa connaît depuis tantôt trois semaines les douceurs de l'ergastule. Tandis que son compatriote Tewfick Bey Andraous Bi-

chara, qui a tué avec préméditation, se promène en auto dans les rues de la capitale. Voilà, Excellence, comment l'on conçoit l'égalité devant la loi sous le premier ministère national.—Vainement vous m'objecterez que le cas de Tewfick Bey Andraous Bichara rentre dans la catégorie banale de l'homicide par imprudence. Vainement vous allèguerez, ainsi qu'il fait lui-même, qu'il s'agit là, en somme d'une façon d'accident de chasse, qu'il faut en exclure toute intention homicide et qu'on ne peut soutenir sérieusement que ce mal blanchi ait voulu la mort de Madame Brulatour. Eh là, Excellence, laissez-moi vous arrêter sur la pente. Les excès de vitesse sont plus fâcheux encore en matière syllogistique que sur les routes. Vous faites du quatre-vingts à l'heure. Reprenons, s'il vous plaît, tous ces arguments, et serrons-les de près. Que le plomb d'un chasseur s'égaré dans un fourré et qu'il y atteigne un spectateur invisible, c'est là une triste coïncidence. Ce n'est ni une maladresse, ni une faute. C'en est une, par contre, que de filer comme un bolide sur une route zébrée d'obstacles. Si Tewfick Bey Andraous Bichara ne s'était pas mis au-dessus des règlements, s'il les avait respectés, s'il avait adopté la vitesse moyenne que prescrivent les textes en vigueur, la famille Brulatour n'aurait pas ramené un cercueil en Amérique. J'entends bien que le nègre que vos caracols protègent n'a pas voulu positivement ce qui est arrivé. Il n'eût plus manqué que cela. Ne sophistiquons pas. Cet homme qui se pique d'appartenir à l'élite intellectuelle du pays, a tué. Les conditions du meurtre attestent son mépris absolu des lois, c'est-à-dire donc sa faute. De deux choses l'une : ou ces lois qu'il n'avait pas le droit de méconnaître s'appesantiront sur sa tête comme elles firent sur celle de mon barbare Moustafa, ou, au contraire, elles l'épargneront. Dans le premier cas, nous croirons à votre justice. Et dans le second,..... Eh bien, Excellence, dans le second,..... Plait-il ? Tenez, faites-moi le plaisir de repasser un autre jour. Je vous glisserai le reste dans le tuyau de l'oreille, encore que vous m'entendiez à ravir, et que nous nous soyions parfaitement compris. — CHEIKH-EL-BALAD.

les miettes de la table

Supposer qu'une idée toute nue, toute sèche, qu'une conception abstraite sans accompagnement affectif, semblable à une notion géométrique, ait la moindre influence sur la conduite humaine est une absurdité psychologique. — Th. RIBOT.

A HÉLIOPOLIS
 LOIN DE LA VILLE ET DU BRUIT,
 DANS UN COQUET LOCAL
SAULT nous présente une
 variété luxueuse de PATISSERIES et de
 CONFISERIES du meilleur goût

le coin des idées et des livres

LA CIRCE DU DESERT, par Paule Henri-Bordeaux (Lib. Plon, 8, rue Garancière, Paris)

De Mlle Bordeaux, j'ai lu l'hiver dernier *Sur la Route de Palmyre*, pittoresques notations de voyage, Cette toute jeune fille semble vouloir imiter son père, et se vouer au beau métier des lettres. J'espère bien qu'elle ne l'imitera pas en tout, et qu'elle ne regardera, quand elle voudra écrire des romans, — et cela viendra — que vers la *Robe de Laine*, ce pur joyau. En attendant, elle nous offre le premier volume de l'histoire de lady Esther Stanhope, la — plus ou moins — *châtelaine du Liban* de Pierre Benoît. Je comprends qu'une figure aussi énigmatique et extraordinaire (dans le sens etymologique du mot) ait pu tenter la plume de nombreux écrivains. Anglaise de grande famille, très douée, fière à l'excès, originale, intrépide, majestueuse au physique, quasi gigantesque, Lady Stanhope aura été la cristallisation la plus parfaite, pour ainsi dire, du type et du caractère de l'aristocratie anglaise durant une période passionnante entre toutes. Ces années, à cheval sur deux mondes, qui ont clôturé le dix-huitième siècle et éclairé l'aube des temps nouveaux, dans le choc des idées et le cliquetis des armes, qui ont vu de grandes choses et de plus grands hommes, gardent encore pour nous une saveur intense, et romantique; tout ce qui les fait revivre à notre esprit est le bienvenu; et la *Circé du Désert* est ainsi un tableau kaleïdoscopique prenant. Ce dyptique s'ouvre sur une évocation singulièrement visuelle, et perçante, de la vie sociale et politique anglaise sous le gouvernement du grand Pitt; c'est écrit à la façon d'*Ariel, ou la vie de Shelley*, d'André Maurois, sous forme de roman historique, et c'est très vivant; on y sent, on y respire l'atmosphère du pays et du moment; d'intéressantes silhouettes défilent sous nos yeux; nous rencontrons de délicieuses jeunes femmes, ces fleurs exquises du grand monde anglais d'alors, inégalables de grâce, que les Reynolds et les Gainsborough ont rendu immortelles, en s'immortalisant eux-mêmes. On se demande parfois, avec un peu de mélancolie si des âmes adéquates animaient ces formes si pures, ces angéliques figures; essayons de le croire et fermons la parenthèse.

Mlle. Bordeaux nous promène ensuite en Orient, via Malte, à la suite de sa Circé; promenade intéressante et, en ce qui concerne l'Égypte, un peu rapide. Et cependant, c'est de cette Égypte, de notre Caire durant les premières années du règne de Mohamed Aly que nous sommes fort curieux; nous voudrions glaner le plus de renseignements possibles sur cette période héroïque, qui attise notre soif de savoir; mais nous admettons volontiers que Paule Henri-Bordeaux n'avait pas à se soucier particulièrement de nous, en écrivant son livre.

Après l'Égypte, se déroule le panorama de la Palestine et de la Syrie. Le Liban, Palmyre et ses ruines, les villes et les gens, le terrible pacha d'Acre, Diezzar, le désert et ses bédouins pleins de crasse et de fierté, les Druzes, les intrigues et les trahisons, tout cela est évoqué avec bonheur; aussi, le grouillement de tout ce monde sans scrupules, avide de plaisirs grossiers, et ne pensant qu'à l'intérêt immédiat. Quelques européens aventuriers ou aventuriers, et levantinisés à demi ou tout-à-fait, com-

plètent le tableau. Le chevalier Lascaris, qui hante l'esprit de notre érudit ami Guémard, ne pouvait manquer de figurer dans cette galerie.

L'étoile de ce film intéressant et varié reste, évidemment, Lady Stanhope, dont le portrait se présente bien campé, quoique encore inachevé; cette femme singulière ne fut pas insensible à l'amour, et le souvenir du général Moore, le héros de la Corogne ne la quitta jamais; la vie de lady Stanhope fourmille de traits curieux et piquants, que mes lecteurs liront avec intérêt le long des pages du volume

Je vous ai dit assez de bien de ce livre pour vous avouer que le titre ne m'enchantait pas, et que le style prend parfois une allure ou narquoise ou trop familière qui détonne. Mlle. Bordeaux cite ses sources tout à la fin de l'ouvrage, ce qui rend fort difficile toute vérification éventuelle de sa documentation; je relève, incidemment, que pour ne pas faillir à la tradition consacrée, elle ne manque point de faire siens les clichés sur *l'air abject* des juifs, les ruelles *infâmes* de leurs ghettos, et similia.

J'extrait du volume cette plaisante anecdote, que l'on conta à Lady Stanhope, au Caire: pendant l'évacuation de 1805, les soldats anglais oublièrent(?) quelques femmes dont les Turcs s'emparèrent; leurs nouveaux amants les firent laver et relaver, espérant enlever la couleur brique qui abîmait leurs joues: le résultat fut pire. Plus ils frottaient, plus les couleurs devenaient flamboyantes; quand ils virent qu'il n'y avait rien à faire, ils les renvoyèrent: nous connaissons les femmes blanches et les femmes noires, mais les rouges, jusqu'à présent nous n'en avons pas entendu parler. — THEO.

P.S. — Dans ma dernière chronique (Juliette au Pays des Hommes, de Giraudoux) j'ai écrit: ... « ce sont des balbutiements intérieurs, à la limite extrême de ce qui est formulable; à l'imprimerie ce dernier mot est devenu: *formidable*. Je n'ai pas l'habitude de relever les coquilles qui s'incrusteront parfois dans ce « Coin », mais celle-ci est de taille... formidable, peut-on dire; c'est de circonstance. — THEO.

tribune libre

Les lettres publiées sous cette rubrique n'engagent que leurs signataires. — Néanmoins, comme la responsabilité civile du journal demeure quand même entière, ceux de nos collaborateurs occasionnels qui sont obligés de garder l'anonymat devront nous révéler leur identité et s'en remettre à notre bonne foi pour le reste. — N.D.L.R.

On demande par ici un peu de logique

Monsieur le directeur,

Dans le dernier fascicule de « *l'Égypte Nouvelle* », M. Achille Macris nous apprend que le portrait du Roi Georges constitue pour lui un spectacle intolérable. Il termine par une invocation au Roi Fouad Ier.

Comment M. Achille Macris peut-il être républicain en Grèce et royaliste en Égypte ?

C'est la simple question que je lui pose par votre entremise. — RIEN DU TOUR.

sports**Championnat de water-polo**

Contrairement aux années précédentes, le water-polo, dont le championnat fut disputé le samedi 27 septembre, à Ras-El-Tin, semble susciter peu d'intérêt parmi les athlètes des diverses associations nautiques. Ces Clubs sont de plus en plus désertés, et seuls, quelques membres de plus en plus rares, continuent à s'intéresser aux sports cependant excellents qui y sont pratiqués. Ainsi, cette année, deux seules équipes celle du Club Nautique Hellénique (Melas, Pateras, Faio, Stephanidès, Voyagis, Parascos, Marinakis) et du Delphin Club se disputèrent le championnat de water-polo.

La première composée par les meilleurs nageurs, amateurs, d'Égypte, se trouvait être mise en infériorité par l'absence de son meilleur joueur Tsamis, malade. Toutefois le Delphin Club dès le premier coup de sifflet de l'arbitre n'arriva pas une seule fois, durant le premier « half-time », à mettre en danger le but adverse. La maladresse et l'inexpérience, même, de quelques-uns de ses équipiers forcèrent le « referee » à sévir contre eux en les pénalisant à plusieurs reprises. Trois buts contre zéro furent donc marqués par le C.N.H.

A la seconde reprise ce dernier manqua deux essais au but et dans un moment d'inattention permit à ses adversaires de lui marquer un « goal » de surprise. Le match se termina après 14 minutes de jeu effectif avec quatre buts pour le C.N.H. contre un.

Les joueurs du Delphin Club peu disciplinés ont une passe assez défectueuse; les avant ont un « shoot » aussi peu énergique que précis. L'équipe du Club Hellénique est fort homogène. Elle n'a pu cependant nous montrer tout ce dont elle est capable, n'ayant pas été un seul instant réellement inquiétée par des concurrents dangereux. — GUY.

à hue et à dia**Hommage au Roi**

A l'occasion de l'avènement au Trône, l'Égypte Nouvelle présente à sa Majesté le Roi Fouad Ier ses respectueux hommages ainsi que ses vœux les plus fervents de santé et de prospérité.

Simple question

A part les appointements qu'ils touchent ponctuellement et les épidémies qu'ils entretiennent avec une touchante piété, à quoi diable servent au juste les Services Sanitaires ? Et qu'attend-on pour congédier tous les ballots qui encombrant leurs bureaux ?

Pierre Benoit

Je l'avais entr'aperçu un soir, dans la salle à manger du Continental Hôtel. Il me tournait le dos, attablé à deux pas de moi avec *des gens bien*. Il avait l'air tassé, désolé, égaré du prisonnier qui rêve aux moyens d'évasion. Il proféra quelques phrases à peine, bornant son activité à sculpter des boulettes de pain avec la dextre cependant qu'il coinçait la senestre entre la chaise et son pantalon. Impression nulle. Je l'ai retrouvé dimanche chez un ami très cher, dans le cadre noble d'une vieille demeure tapissée de livres rares, de bibelots précieux, de divans profonds comme des tombeaux. Cet homme

dont la signature a une valeur marchande formidable sur le plus important carrefour littéraire du monde et qui mange sa gloire en viager, se montra insouciant, bon garçon, doux et pas encombrant. Chose digne d'être rapportée, on passa trois tours de cadran côte à côte sans l'entendre parler une seule fois de lui ou de ses livres. Ainsi fut épargnée l'amère épreuve du lyrisme dessus-de-pendule et des prosopopées de salon. Vers le soir, l'un de nous lui présenta avec hésitation la *Chaussée des Géants*, je crois. Avec la même sobriété ionienne, il s'installa devant un bureau. Nous avons fait le cercle. Trouvant notre silence trop solennel, il essaya de badiner et insinua qu'il était difficile de se soustraire à l'opération *puisque la maison fournissait tout*. Tout en effet, sauf la goutte d'or qu'il laissa tomber sur la page de garde. Je pense que l'épouvantable *M'astu-vu* qui a nom Henri Bordeaux et qui, naguère encore, parlant des Tharaud, osait dire : « *Ce sont des gens de rien* », — je pense que ce cuistre inexpiable devrait prendre quelques leçons d'élégance et de détachement chez Pierre Benoit.

La moutarde après dîner

C'est Lundi 29 Septembre à 10 heures du matin que nous est parvenu le bristol du Comité pour la réception des étudiants Roumains. Cette réception avait eu lieu la veille, à 4 heures et demie du soir, à la Piscine d'Héliopolis. Nous avons admiré ce hasard qui, pour la seconde fois, en moins d'une année, nous empêchait de déferer à l'invitation. Cela va-t-il continuer ?

Il faut que vous lisiez ceci

Il existe au Caire un citoyen qui répond au nom de T. Moutran. Ce citoyen possède une boîte postale, le N° 303. Une lettre partie à son adresse de Baalbeck le 18 Août écoulé, parvenue à Beyrouth le lendemain 19, ne lui a été remise ici que le 25 Septembre suivant seulement. Si vous vous adressez à l'administration des postes, elle vous répondra que c'est impossible et que, sûrement, l'adresse était erronée. Or l'adresse n'était pas erronée. Jamais au contraire adresse ne fut mieux ni plus clairement libellée. Ce qui est erroné, c'est l'idée que l'administration des postes se fait du cochon de payant et de sa résignation. Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. Or, nous avons été assez cruches comme cela. Il faudrait que le directeur de ce prostibule prit garde que quelque chose va se casser. Nous commençons à en avoir plein le dos, et plein le devant. Si les Egyptiens sont incapables d'assurer la régularité des communications postales, qu'ils nous laissent rétablir nos bureaux de poste européens. Et qu'ils continuent, pendant ce temps, à tailler des bavettes, des... crayons ou des croupières à leurs chefs anglais. Personne ne viendra plus troubler leurs inoffensifs passe-temps. — MASCARILLE.

Indépendance intégrale

Le Gouvernement Egyptien va procéder lui-même désormais, à la fabrication de ses timbres-poste.

Avant-goût

Moussah Abou Halawah, *gaffir*, à El Bagour (Marcaz de Ménouf) a enlevé il y a quatre ans un jeune enfant à ses parents.

Le gosse est retrouvé le 10 courant au Caire par son oncle. Quant à la police... Les loups se mangent-ils entre eux ?

Triste

Mohamed Soliman et Moussa Mohamed, deux

commis au Ministère des Finances (que le « Progrès Egyptien » a essayé de faire passer deux farraches), ont escroqué quatre livres à un pauvre bougre en lui promettant une bonne place dans leur administration.

Ça promettait, en effet, et, diable, ça tient !

Encens

Une mission médicale française envoyée pour visiter et étudier(?) la situation des hôpitaux et sanatoriums d'Egypte, exprime sa satisfaction et vante leur propreté et leur organisation.

Qu'attend donc Mohamed Osman Bey, le nouveau directeur du service des égouts, pour lui sortir son projet de transformer le canal El Gabal, depuis l'obélisque de Matarieh jusqu'au champ d'épandage de Khanka (région très habitée), en un grand collecteur à ciel ouvert ?

Progrès

La vitesse des trains sera prochainement réduite.

Ainsi en a décidé la nouvelle Direction des Chemins de Fer de l'Etat.

Après l'égout à ciel ouvert...

Loisirs

L'autre jour une honnête mère de famille s'en fut naïvement solliciter des travaux de couture chez les prêtres qui habitent Saint Georges, au Vieux Caire. L'un des pourceaux de Mgr. Photios la reçut, lui fit mille compliments, s'enquit du mari puis l'amena, à travers un luxueux appartement jusqu'à... sa chambre à coucher.

La pauvre femme court encore !

Ah ! Monseigneur, si vous vous occupiez moins de politique et davantage des salauds dont vous avez le gouvernement... — KHAZOUK.

Plus court chemin

Dites donc, Monsieur Macris, c'est entendu qu'il

incombe au Roi Fouad de faire décrocher les photos de Georges Gluxbourg et de son père, pendues le long des murs du patriarcat grec orthodoxe, --- mais si nous opérions nous-mêmes une descente sur les lieux ?... — PACHIS.



Adaptez un petit moteur SINGER
à votre machine à coudre

SINGER

et cousez à l'électricité pour épargner votre
peine, votre temps, votre argent

Achetez le VENTILATEUR SINGER
En vente dans tous nos magasins

La Directrice des COURS MOLIERE informe les familles que, pour cause d'agrandissements, elle a transféré ses Cours au No. 9 de la rue Kasr-el-Nil. La rentrée en est fixée au Vendredi 3 Octobre 1924.

AVIS aux Bons Fumeurs !

La Fabrique MELKONIAN est heureuse d'informer les grands connaisseurs de la création d'une nouvelle qualité de cigarettes, sous le nom de

==== **VIOLET** ====

dont la quintessence du tabac, le luxe de la boîte
et la modicité du prix ne feront que tenir très haut le
conquis par les CIGARETTES

RECORD

MELKONIAN

Agents Généraux :

Back, Manson & Hornblower

(P.O.B. 584) Alexandrie

Raymond R. Shabetai

(P.O.B. 33 Guria) Le Caire

Buvez

OLD MULL

Whisky

Servi au

BAR DE LA PELOTE

Rue Elfi Bey

Direction : MAIOCCHI

Rafraichissements
de Premier Ordre

Grill Room jusqu'à 2 h. matin



PELOTE BASQUE

du Caire

Rue ELFI BEY, (Ex Théâtre Printania)

Samedi 4 Octobre 1924 à 9.15 p.m.

GRANDE SOIREE DE GALA

ROUGE	contre	BLEU
ITUARTE		GARATE
OSCAR		ONAINDIA

PARTIES INDIVIDUELLES EN 5 POINTS

Dimanche 5 Octobre 1924

SOIREE SPORTIVE

ROUGE	contre	BLEU
RAFAEL		BARENECHEA
PAULINO		ONAINDIA
MARQUINES		

Parties Individuelles en 5 Points





EXIGEZ



En vente partout

Agent Dépositaire :

Giacomo Cohenca Fils

LE CAIRE, Rue Abdine No. 11, Tél. 20-93

ALEXANDRIE, Rue de la Poste No. 4, Tél. 26-34